

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

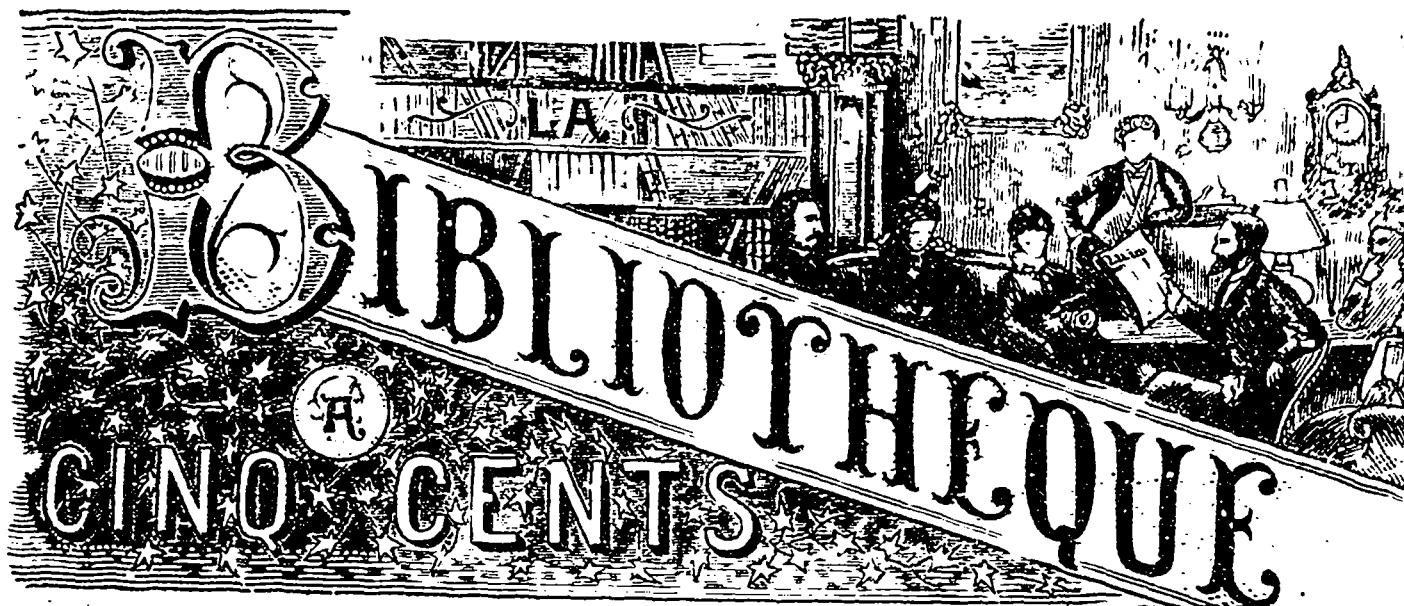
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publié par POIRIER, BESSETZ & CIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. I { PAR AN } MONTREAL, 16 SEPTEMBRE 1886 { UN NUMERO } No. 24
\$2.50 5 CENTS

LES VOLEURS DE CHEVAUX



Harper se lance et saisit l'animal par les pieds. Il est entraîné au milieu du bourbier.

LES VOLEURS DE CHEVAUX

DE F. GERSTAECKER.

CHAPITRE I

LE RENDEZ-VOUS DES VOLEURS.

Les orages du printemps ont été remplacés dans les plaines de l'Arkansas par les douces haleines du vent de mai. Les boutons et les fleurs commencent à se faire jour au travers des feuilles mortes ; les arbres bourgeonnent de toutes parts. Mais c'est en vain que le soleil s'efforce de percer les massifs de pins gigantesques, de cèdres, de chênes et de sassafras, dont les buissons touffus forment, au sein de la forêt vierge, autant de retraites presque inaccessibles.

Dans l'un de ces fourrés, trois individus couchés au pied d'un cèdre chevelu sont en train d'échanger des confidences qui semblent demander l'ombre et le mystère.

—Nous avons trouvé ici,—dit l'un d'eux— un site parfait. Nous l'aurions fait faire exprès que l'on n'eût pas mieux réussi. Le marais qui borde la rivière nous garantira de ce côté de toute visite importune ; et de l'autre, les ronces et les épines forment un obstacle suffisant pour faire reculer toute personne qui n'a pas une raison particulière de diriger ses pas jusqu'ici.

Celui qui venait de parler ainsi était un homme de haute taille, bâti d'une façon herculéenne, dont le regard hardi avait un éclat difficile à soutenir. Sa toilette était des plus négligées. Un chapeau de feutre écrasé, dont le brun était passé au rouge, gisait à ses pieds, et sa blouse de drap bleu, aux rebords de laquelle pendaient des lambeaux de frange jaune était couverte de taches de sang provenant, sans hésitation possible, d'un daim fraîchement écorché qui était pendu aux branches d'un arbre à côté du chasseur.

A sa droite un jeune homme auquel on n'eût pas donné plus de dix sept ans, le dos appuyé contre le tronc d'un arbre et tenant dans ses mains un large couteau, paraissait absorbé dans l'occupation favorite des hommes de son pays, celle de couper des copeaux de bois.

Le troisième individu qui faisait partie de ce groupe faisait contraste avec les deux autres. Il pouvait avoir une quarantaine d'années. A en juger par les vêtements qu'il portait il devait appartenir à la classe aisée des fermiers du Far West. Il était fort soigné de sa personne, et rien qu'à regarder la blancheur de ses ongles et la symétrie de sa coiffure on eût pu reconnaître un homme qui n'est pas indifférent aux bonnes grâces du beau sexe. Sa physionomie aurait paru agréable, sans un regard fuyant et une expression légèrement pateline qui s'accordaient mal avec sa solide stature. Il était couché paresseusement sur la mousse au pied d'un mélèze et regardait vaguement l'horizon.

—Ce qu'il y a de certain, ami Cotton,—dit ce dernier dont les yeux venaient de se fixer par hasard sur le daim déposé et pendu à l'arbre,—c'est que vous ne vous faites pas faute de massacrer le gibier du pays. M'est avis que vous devriez bien, le dimanche au moins, laisser en paix les paisibles habitants de ces bois.

—Que le diable vous emporte vous et vos sermons !—s'écria le chasseur.—Gardez votre morale pour les gens de votre village. Nous sommes pas ici au préche. Qui sait où diable se cache Johnson ! Il devait être ici au lever du soleil et voici trois heures que nous l'attendons. Malédiction sur lui !

—Vos blasphèmes ne l'amèneront pas ici cinq minutes plus tôt,—reprit l'homme au regard fuyant, tout en manifestant lui-même une certaine impatience.—J'ai cependant mes raisons pour trouver le temps aussi long que vous ; car il faut que je sois à notre préche à dix heures et nous sommes à six milles du village.

—Oui, vous savez mêler ensemble deux occupations différentes, grommela le chasseur. Vous prêchez et vous volez des chevaux. Par malheur le dimanche est un mauvais jour pour votre commerce !

A ce moment le chien du chasseur que son interlocuteur avait désigné sous le nom de Cotton, dressa vivement les oreilles, huma l'air pendant quelques instants et poussa un aboiement rapide en remuant légèrement la queue.

Hallo !—reprit Cotton—Voici le retardataire. Il est temps qu'il arrive.

Le nouveau venu qui répondait au nom de Johnson était un homme d'un âge mûr, dont les vêtements annonçaient l'aisance. Deux sacs de plomb étaient attachés à sa ceinture et une longue carabine pendait sur ses épaules.

—Bonjour, bonjour,—fit-il pour répondre à la bienvenue de ses camarades.—Excusez-moi si je vous ai fait attendre. Ce jeune gremlin de Brown, ce vieux drôle de Harper et ce peau rouge, que Dieu confonde ! se trouvaient sur ma route ; et j'ai dû faire un détour, pour qu'ils ne me vissent pas venir dans cette direction. Ces bons apôtres me paraissent trop clairvoyants pour qu'il convienne de supposer à se faire suivre à la piste par quelqu'un d'eux.

Tout en parlant ainsi, le nouveau venu tirait de sa gibecière une gourde pleine de whisky, en dévissait le bouchon et portait le goulot à ses lèvres.

Quand il se fut suffisamment humecté le gosier il passa la gourde à celui de ses compagnons qui venait de manifester, quelques minutes avant son arrivée un si grand respect pour le jour du Seigneur.

—Tenez, Rowson, préparez-vous pour votre sermon de tout à l'heure. Vous aurez besoin d'avoir les lèvres humides.

—Merci,—répondit l'individu au regard fuyant, qui répondait effectivement au nom de Rowson. Je ne saurais m'exposer ce matin à sentir l'alcool. Passez votre gourde à Weston et à Cotton, qui n'ont pas les mêmes raisons que moi pour la refuser.

Lorsque tous deux eurent bu et que le nouvel arrivant se fût assis, Rowson reprit la parole :

—Gentlemen, le temps passe et il faut réellement que je m'en aille. Occupons-nous de choses sérieuses. Voici plusieurs semaines que nous nous reposons sans gagner un cent, grâce à ces derniers coquins qui ont formé une association contre nous, sous le nom de *Régulateurs*. Cette oisiveté forcée doit avoir un terme. Il nous faut de l'argent aux uns comme aux autres. Moi qui, eu égard à la bonne réputation que je me suis acquise, quoi qu'après tout je ne sois qu'un misérable pêcheur aux yeux du Seigneur...

—Le diable emporte vos homélies, s'écria Cotton avec mauvaise humeur. Réservez vos prières pour le moment où vous serez en compagnie de la famille Roberts ; mais avec nous, pas de blague !

—Moi qui, eu égard à la bonne réputation que je me suis acquise,—répéta Rowson avec un signe de main conciliateur,—suis admis dans toutes les fermes du pays, j'ai pu actuellement obtenir les renseignements dont nous avons besoin. Je suis d'avis que le meilleur endroit pour commencer nos opérations est Spring-Creek, de l'autre côté la Petite-Jeanne. Hasfield qui habite là, a de magnifiques animaux et il nous sera possible de lui prendre au moins huit excellents chevaux. Nous pouvons, de la sorte, gagner chacun trois cents dollars dans l'espace d'une semaine, et certes, aucun moyen honnête ne vous permettrait d'en faire autant.

—Soit, j'y consens,—dit Cotton ;—mais c'est à vous deux de prendre les devants ; car Weston et moi nous avons risqué notre peau la dernière fois.

—C'est la vérité,—fit Weston d'un ton d'assentiment.

—Un moment, n'allons pas si vite, dit Johnson en les interrompant. Avant tout je rappellerai aux deux honorables gentlemen que c'est nous autres qui avons couru les plus gros risques, en vendant la marchandise. Maintenant parlons de l'affaire. Voyons, Rowson, comment proposes-tu de nous y prendre.

—Je m'explique,—fit-il en tirant son couteau et en commençant à tailler des copeaux.—Deux d'entre vous partiront d'ici, le fusil sur le dos, comme s'ils allaient en chasse, en

ayant soin de se munir de deux ou trois brides chacun, afin qu'on nous n'ayons pas, comme la dernière fois, à nous servir de cordes d'écorces qui déchirent la bouche des chevaux. Nous nous rendrons jusqu'au moulin qui est à Spring Creek. La distance qui sépare le moulin de la ferme de Hasfield n'est pas considérable, et nous trouverons à notre gauche un sentier qui aboutit droit aux écuries attenantes à la ferme. Hasfield possède environ vingt-sept chevaux y compris les poulains et les étalons. Nous ne toucherons pas à ceux qui sont dans les écuries ; il découvrirait le vol dès le lendemain et se mettrait à notre poursuite. Mais les autres chevaux sont libres, et les gens de la ferme ne font pas très grande attention à eux, je me suis déjà rendu à cet endroit pour m'assurer du fait.

—Tout cela est bel et bon,—dit Cotton d'un ton de mécontentement.—Mais il faut savoir qui prendra part à l'opération. Nous avons, la dernière fois, couru tous les risques ; et il me paraît juste qu'aujourd'hui ce soit le tour des deux autres.

—D'autant,—ajouta Weston,—que vous connaissez très bien le pays et que vous seul pouvez nous empêcher de nous perdre.

—Peut-être avez-vous raison,—répliqua Rowson. Du reste je ferai ce qui vous convient. Je mets seulement pour condition que je n'irai pas au-delà du banc de sable qui sépare les eaux du Mamell de celles de Fourche-la-Fève. Nous nous donnerons rendez-vous là, et il sera facile aux deux autres de conduire les chevaux jusqu'à destination.

—Alors,—reprit Cotton,—il sera préférable que Johnson et vous accomplissiez la première partie de l'opération, Weston et moi ferons le reste.

—Un moment,—fit Johnson,—il m'est impossible de passer sur le territoire de ce maudit Hasfield. Vous n'ignorez pas que nous nous sommes querellés, lui et moi, il y a quinze jours. Je lui dois un tour de ma façon et je ne veux pas lui payer ma dette sur son terrain ; car en agissant ainsi, je pourrais m'attirer quelque désagrément en justice. Voyons ! tirons au sort à qui ira. A la courte-paille...

—A la courte-paille ! quelle folie !—s'écria Cotton.—M'est avis que l'on peut faire mieux. Partons demain tous les quatre... ou plutôt tous les trois, puisque Rowson a spontanément offert ses services. Nous chasserons toute la journée, et celui qui aura pris le moins de gibier sera chargé de la corvée.

Tous firent un signe d'assentiment.

—Très bien,—fit Johnson,—la chance décidera auquel d'entre nous doit échoir le rôle le plus dangereux. Demain matin, dès qu'il fera jour la chasse commencera.

—Il est temps de nous séparer, dit Rowson en mettant les mains dans ses poches.

—Un moment ! J'ai encore un mot à dire, s'écria Cotton,—que ferons-nous si les régulateurs nous poursuivent et découvrent notre trace ?

—Bah, fit Rowson. J'ai vécu assez longtemps dans les bois pour savoir comment on fait pour mettre hors la voie quelques chiens aboyants. Le mieux sera de nous attendre auprès du lac de Hoswell. J'ai découvert un excellent moyen d'échapper toute poursuite et de nous mettre hors de danger. Il s'agit d'amener nos amis sur une fausse piste et pour cela il faut attendre le fleuve. Dès que je saurai celui qui doit m'accompagner, nous conviendrons ensemble de nos faits et gestes ; les autres iront nous attendre à l'endroit convenu, et que je perde mon nom, si je ne tiens pas exactement mes promesses.

—Voilà qui est bien parlé, fit Cotton en riant.

—Ah !... reprit Rowson, en revenant sur ses pas, j'allais presque aussi oublier de vous annoncer quelque chose. Les paroles de Cotton au sujet des régulateurs me rappellent le fait.

—De quoi s'agit-il ? demanda Johnson avec anxiété.

—Oh ! de rien, presque ; on m'a assuré que le shérif est porteur d'un mandat d'arrêt contre l'ami Cotton.

—Diable !—exclama celui-ci.—et pour quelle cause ?

—Je ne sais pas si c'est par un fait isolé, mais je crois qu'il y en a plusieurs réunis ensemble. On m'a parlé d'un bil-

let de banque de cinquante dollars, d'une rupture de promesse de mariage dans le comté de Randolph, enfin du cadavre d'un homme retrouvé après avoir disparu pendant plus de trois mois.

—Tonnerre du ciel ! huria Cotton, comment diable aviez-vous oublié tout cela ? Et vous alliez me laisser retourner tranquillement à la colonie ! Allons, je vois qu'il est temps pour moi de disparaître de l'Arkansas. Dans quelques jours, notre affaire sera terminée et avec ma part de butin je pourrai gagner le Mississippi et me rendre sans encombre au Texas.

—Et pourquoi n'iriez-vous pas à travers les prairies ? la distance est bien plus courte.

—Vous avez raison, mais j'ai d'excellents motifs pour ne pas me trouver en contact avec les Indiens.

—Ah ! je comprends, reprit Weston, on dit que vous portez sur le bras la marque d'un fer...

—Assez causé de ces enfantillages, dit vivement Johnson. Nous avons à parler d'autre chose. Non seulement on est à la poursuite de Cotton, mais on est aussi à la nôtre. Les régulateurs ont, d'une manière ou d'une autre, eu vent de nos opérations et ils nous surveillent tous séparément.

—Oh ! pour moi, je ne crains rien, répliqua Rowson. Nul ne saurait deviner un loup sous l'habit d'un prédicateur méthodiste.

—Nul, dites-vous ? fit Cotton d'un ton railleur ; nul, dites-vous ? Pourquoi donc Heathcott vous a-t-il appelé tout dernièrement un menteur et un filou ?

Rowson tressaillit à ces paroles ; son visage se couvrit d'une pâleur subite, et machinalement il porta la main à son couteau.

—Cotton, dit-il sourdement, après un violent effort pour se soutenir, vous avez touché la corde sensible. Cet homme est dangereux pour nous. Non-seulement, il soupçonne qui je suis ; mais encore, il a laissé échapper quelques paroles insidieuses au sujet d'Atkins.

—Eh quoi ! Atkins est soupçonné ! lui qui ne s'est jamais mêlé à nos expéditions, lui qui vit tranquillement sur sa ferme.

—Oui, lui-même est soupçonné, Dieu seul peut savoir pourquoi Heathcott a jeté les yeux sur lui, mais le fait est vrai. J'avais donc de bonnes raisons pour me laisser appeler menteur et filou. Si, moi qui prêche l'Évangile, je m'étais emporté, et si je lui avais immédiatement rendu des épithètes injurieuses...

—Bah ! il vous eût assommé, répliqua Cotton.

—C'est été un grand coup porté à ma réputation de piété, continua Rowson en achevant sa phrase d'un ton doctoral.

—Au fait, dit Johnson, l'ami Rowson à raison, un prédicateur doit se conduire suivant sa profession.

—Tout en volant des chevaux avec nous, insinua Cotton avec une gravité imperturbable.

—Soyez donc sérieux si cela est possible ! Vous me faites mal, exclama Rowson d'un ton colère. Nous sommes réunis pour causer d'affaires sérieuses, et non d'enfantillages. Je sais pertinemment que les régulateurs se réuniront par ici aujourd'hui ou demain.

—Par ici, dites-vous ? et en quel endroit ? s'écriaient les trois personnages à la fois.

—Chez les Roberts ou quelque autre part. Je n'en sais pas d'avantage. Ce que je sais positivement, c'est qu'ils se réuniront et que leur intention est de remettre en vigueur la loi de Lynch.

—Ils n'osent pas, assura Cotton. Le gouvernement a défendu qu'on se fit justice à soi-même.

—Qu'est-ce que cela peut faire dans notre Arkansas ? reprit Rowson en souriant. Si vingt ou vingt-cinq hommes se réunissent entre eux pour mettre en vigueur la loi de Lynch, croyez-vous que le gouverneur de l'État les fera poursuivre ? Certainement non, et en supposant que cela arrivât, le jury les acquitterait aux applaudissements du public. Ils peuvent donc faire ce que bon leur semblera. Ce qu'ils veulent c'est se débarrasser de nous, de manière que leurs chevaux ne courent plus aucun danger ; et à envisager cette affaire à leur

point de vue il est impossible de les blâmer. Par malheur leurs intentions sont en contradiction avec notre genre de vie...

—Oui, les vues de nos ennemis ne concordent pas avec les nôtres, continua Johnson. Mais ils ont beau faire, je pense qu'avec le concours d'Atkins, dont la situation comme riche fermier est excellente, nous saurons déjouer leurs projets ; et quoiqu'ils aient pour chef cet imbécile d'Heathcott...

—Eh quoi ! Heathcott est leur chef ! s'écria Rowson, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

—Oui ; du moins c'est Harper qui me l'a assuré, lorsque je l'ai rencontré au moulin il y a quelques jours.

—Dans ce cas les chevaux que nous allons prendre seront les derniers, murmura Rowson. Le jeu n'en vaut plus la chandelle. Il nous faudra désormais travailler dans le Missouri. Weston sera notre guide dans cet Etat. Quant à moi je connais assez bien le pays du côté de Big-Blood et de Tarrington.

—Vous connaissez également de ce côté-là ? demanda Cotton.

—Certainement, répondit l'autre, qui fit semblant de ne pas comprendre l'intention malicieuse de son camarade. On m'a prévenu à cause de ma piété et de ma moralité.

—Je suis même certain que les chevaux ont de l'amitié pour vous, observa Weston. Lorsque vous avez quitté cette contrée, on assure que trois ou quatre de ces excellentes bêtes vous ont suivi par pur attachement.

A ces mots Rowson ne put s'empêcher de rire avec ses camarades, mais il reprit bientôt son sérieux et dit adieu à ses camarades en leur donnant rendez-vous pour le lendemain.

Après avoir échangé entre eux quelques paroles, les trois autres ne tardèrent pas à se séparer. Cotton et Weston se dirigèrent ensemble du côté du fleuve, tandis que Johnson prenait un sentier qui conduisait vers le Nord, à travers la forêt.

Un quart d'heure s'écoula après le départ des brigands ; puis tout à coup, les buissons se rouvrirent sans qu'on entendit le moindre bruit, et un Indien, au visage couleur de brique, s'avança à pas lents.

Le peau rouge avait d'abord prêté l'oreille à droite et à gauche, comme eût pu le faire un daim sortant des profondeurs de la forêt, afin de savoir s'il n'y avait aucun danger à se montrer ; puis ensuite il fit un tour sur lui-même. Au même instant, il aperçut les empreintes des pas, et il se courba pour mieux voir. Il parcourut ensuite la clairière, comme pour compter les traces qui s'y trouvaient.

Ce peau rouge avait une taille imposante et une remarquable prestance. La chemise de coton bariolée qui couvrait ses épaules, déchirée en plusieurs endroits par les épines et les ronces, laissait apercevoir une large poitrine et des bras musculeux. Un tomhawk et un large coutelas pendaient à sa ceinture. Ses jambes étaient enfermées dans des guêtres de cuir. Autour de son cou on apercevait un insigne sur lequel était gravée l'image d'un daim.

Il avait la tête nue et ses cheveux noirs retombaient en longues tresses sur ses épaules. Il tenait dans ses mains une carabine de fabrication américaine.

Pendant quelques instants, le peau rouge poursuivit ses investigations sur le sol ; puis il se releva, rejeta ses cheveux derrière ses oreilles, jeta, de nouveau, autour de lui, un regard scrutateur et disparut dans l'épaisseur du fourré, du côté opposé à celui par lequel il était entré.

CHAPITRE II

LA CHASSE AU CERF

Le matin du même jour, à peu près à l'heure où avait lieu l'entretien que nous venons de reproduire, deux cavaliers chevauchaient sur la grande route.

L'un d'eux était un grand jeune homme de taille svelte. Il était monté sur un poney ardent, de couleur bai-brun et portait le costume à la mode dans l'ouest, c'est-à-dire un sur-tout de toile bleue, un pantalon de la même couleur et un

gilet à raies noires. Il avait au lieu de souliers des mocassins artistement travaillés. Ses yeux brillaient, son regard plein d'expression et de feu dénotait un caractère hardi et une nature libre et ouverte.

Son compagnon, qui pouvait avoir à peu près quarante ans, avait ce que l'on appelle une figure pleine et un visage de prospérité ; la bonhomie était peinte sur tous ses traits, et ses petits yeux étincelants dardaient des regards de contentement sur tout le paysage. C'était sans contredit un joyeux vivant et un homme heureux de vivre.

Le plus âgé, M. Harper, était un fermier et un grand chasseur. Le second qui répondait au nom de William Brown était son neveu. Tous deux venaient de parcourir une assez longue distance, pour passer la journée du dimanche, chez un ancien ami de Harper, M. Roberts, où une nombreuse société devait être réunie.

A cette époque la région de l'Arkansas, où se passe notre récit, était loin d'être civilisée. Au milieu de ses bois et de ses pâturages presque déserts, il n'y avait ni villages, ni églises, ni maisons d'école. Le service religieux était fait par un prédicateur méthodiste, un cavalier comme on disait, qui allait de ferme en ferme, et qui lui-même n'était, à vrai dire, qu'un fermier ayant reçu quelque instruction et versé dans les écritures et dans l'art de la prédication. Dans la religion protestante où le sacerdoce n'est point conféré par un sacrement, tout homme peut s'instituer lui-même ministre de la parole de Dieu, et le lecteur a pu voir au chapitre précédent que celui qui remplissait cet office dans les environs de la Fourche-la-Fave était loin de présenter les garanties désirables.

Nos deux voyageurs s'avançaient en causant joyeusement, lorsqu'Harper s'arrêta tout-à-coup en observant avec attention une forme de couleur rougeâtre derrière un tronc de sapin renversé par quelque orage.

—Attention Bill, dit-il à voix basse à son neveu. C'est un cerf assurément. Si Assowaum était ici avec sa carabine, il ne le manquerait pas.

—Où peut être Assowaum, fit le jeune homme qui se dressa sur ses étriers et regarda derrière lui. Il a disparu subitement dans la forêt, il n'y a qu'un quart d'heure à peine. Morbleu ! ajouta-t-il, voilà un bon coup manqué ; que n'ai-je apporté ma carabine.

—Mistress Roberts vous ferait vraiment un bel accueil si vous vous présentiez chez elle le dimanche avec un fusil. Elle ne tolère pas même que l'Indien en ait ce jour-là.

—Mais voyez donc, mon oncle, reprit le jeune homme, cet animal doit être apprivoisé, ou bien il ne nous a pas entendus.

Les deux cavaliers avaient continué paisiblement leur chemin en se rapprochant de la pauvre bête. Le cerf se tenait dans un de ces marais salins qui se trouvent en si grande quantité sur les deux rives de la Fourche-la-Fave. Il était occupé à lécher le sol et savourait le goût du sel de la terre grasse sans paraître soupçonner le danger.

—Ah ! Bill, fit Harper, on pourrait s'avancer jusqu'à cinq pas de cette bête insensée. Vous eussiez eu plaisir, quand j'étais plus jeune, à voir comme je rampais bien.

—Si vous pouviez atteindre le tronc de ce noyer, je suis certain que vous réussiriez, fit le jeune homme à demi voix.

—Quelle foie ! pensez-vous que je sois homme à me traîner ainsi le dimanche sur mes vieilles jambes pour alarmer un animal inoffensif ?

Malgré cette protestation, Harper descendit de cheval et se glissa sur la pente des pieds avec une extrême précaution. Cessant le vent soufflait dans la direction opposée et le cerf ne flairait pas son ennemi. Il leva la tête, étira ses membres et continua à déguster son bloc de sel.

A ce moment, le petit homme trapu parut hésiter, soit qu'il ne comprit rien à l'immobilité de l'animal, soit qu'il craignit de gêner son élégante chaussure, car il était arrivé au bord du marais salin. Un petit filet d'eau coulait sur la terre argileuse, et le sol formait une pâte tenace et solide.

Peu à peu la passion du petit homme pour la chasse triomphe de toute autre considération. Il veut s'emparer de l'animal ; et le voilà posant le pied dans la fange. Ses souliers du dimanche, si élégamment cirés, s'enfoncent dans le borbier.

Brown se dresse sur ses étriers pour mieux suivre ce spectacle bizarre. Le cœur de son oncle battait avec une violence inouïe ; si le cerf allait entendre le bruit de sa respiration !

Tout à coup l'animal lève la tête ; il tressaille à la vue du spectre blanc ; mais Harper ne lui laisse pas le temps de se reconnaître. Qu'importe le dimanche et les habits de fête ! Il se lance et saisit l'animal par les pieds. Le cerf fait un bond pour échapper au péril qui le menace : il est trop tard.

L'animal se livre à des efforts désespérés pour se délivrer ; Harper est entraîné au milieu du borbier, et à peine peut-il tenir la tête au-dessus des eaux épaisses dans lesquelles il est plongé.

—Courage, lui cria Brown, courage ! Hourra pour le vieux chasseur !

Au même instant une détonation retentit et le cerf, dans une dernière convulsion, s'échappant des étreintes de son vainqueur, alla tomber mourant dans le beau milieu du borbier.

—Qu'est-ce qui a tiré ? s'écria Harper hors de lui.

Mais la position du pauvre homme trainé sur le dos, sa vénérable personne toute souillée de boue, tout cela produisit sur Brown une telle impression d'hilarité qu'il fut deux minutes sans pouvoir proférer une parole.

Au reste, le tireur sortit immédiatement d'un massif de sassafras ; ce n'était autre que l'Indien Assowaum. Au spectacle grotesque, il ne put retenir cette exclamation du son le plus comique : Waugh !

Bill, Bill, pendarq que vous êtes, criait le respectable fermier, venez ici et conduisez-moi à la fontaine. Me faut-il attendre tout le jour dans ce marais jusqu'à ce que la boue se sèche sur mon visage ? Bill, coquin que vous êtes ! allez-vous laisser votre vieil oncle dans la peine ?

Bill, reprenant peu à peu son sang froid, tendit un bâton au vieillard et le conduisit près du ruisseau. Après s'être lavé les yeux, Harper aperçut d'abord la figure de l'Indien, qui chargeait rapidement sa carabine.

Très-bien, maître Redskin, s'écria Harper, très-bien. Vous êtes enchanté, n'est-ce pas, de me voir patauger ici le dimanche pour attraper des cerfs, jusqu'à ce qu'il vous plaise de venir les tirer tranquillement ?

—Et le préche, mon bon oncle ? Nous arriverons trop tard.

—Est-ce que je puis me présenter à la chapelle dans cet état, Brown ? Et d'ailleurs je veux dire au peau-rouge ma façon de penser. De quel droit, Indien, vous adjugez-vous d'un coup de carabine le gibier dont je me suis emparé ?

—Vous n'auriez pas tenu le cerf deux minutes de plus, répondit modestement Brown.

—Qu'en savez-vous, blanc-bec ? Mon frère a bien gardé dans son poignet de fer un ours pendant toute une nuit.

—Aviez-vous donc la prétention de prendre le cerf vivant ?

—Et pourquoi pas ? En tous cas, appartient-il à ce peau-rouge de décider comment je dois disposer de ma propriété ? Qu'avez-vous à faire des grimaces ?

L'Indien tordit ses lèvres, sans malice assurément, et montra deux rangées de dents blanches comme des perles.

—Mon père est bien fort, mais le cerf est agile et ne laisserait pas l'empreinte de ses pas sur le sol uni de Fourche-la-Fave. Mon père désirait avoir de la venaison ?

—Que le diable vous emporte ! murmura Harper ; je ne veux devoir la venaison qu'à moi-même. Puis étendant ses bras potelés vers son neveu : Eh bien, mon garçon, je vous ai rendu témoin d'un fait qu'il n'est pas très facile d'imiter. Il est heureux que vous ayez été tous les deux présents, car sans cela personne ne croirait à un mot de mon aventure. Mais lavons-nous la figure ; sans cela, la boue sécherait sur mon visage.

—Nous arriverons trop tard à l'assemblée, répéta Brown avec impatience.

—Je tiens fort peu à entendre prêcher ce gueux de Rowson ; je pourrais tout aussi bien que lui m'acquitter de sa tâche, et quant à sa piété...

—Voulez-vous en ce cas retourner à la maison ?

—Certainement : partez, je vous suivrai.

—Que faire de la venaison ?

—Mais la mettre sur mon poney pour la faire passer à ma cuisine ; je l'ai payée assez cher, je crois. Mais que veut dire ce couteau, Assowaum ? Que diantre voulez-vous faire ? Pourquoi dépecez-vous la bête ? Je ne veux pas que vous l'écorchiez, m'entendez-vous ? Il est sourd, ma parole.

Assowaum continuait sa tâche ; après avoir séparé un cuisot de l'animal, il passa entre les nerfs une baguette de bois flexible et jeta la chair sanglante par-dessus ses épaules.

—L'homme blanc demeure seul dans son wigwam, et Assowaum a faim.

—Peu m'importe que vous preniez la moitié de l'animal ; mais vous m'avez taché de sang.

—Cela vaut mieux que d'être taché de boue, répondit l'Indien laconiquement, tout en mettant sa carabine sur l'épaule et en s'éloignant, laissant aux deux hommes le reste du gibier.

Brown et Harper placèrent la bête sur le poney ; et le vieillard conjura son neveu de la manière la plus solennelle de ne pas raconter son aventure à la famille Roberts avant qu'il ne fût arrivé. Brown promit le silence et chevaucha vivement sur les pas de l'Indien, qui avait déjà pris les devants.

CHAPITRE III

ASSOWAUM ET ALAPAHA

La Flèche emplumée, surnom d'Assowaum, vivait avec la belle Alapaha dans le canton de Fourche-la-Fave. Poursuivant le cerf dans les halliers, forçant l'ours dans sa retraite montagneuse, l'Indien jouissait, heureux, de son indépendance. Et quand chargé du butin dont la vente assurait leur paisible existence, Assowaum regagnait son wigwam, il aimait à se reposer près de sa squaw, pendant que de ses doigts légers, Alapaha tressait de jolis paniers, ou entrelaçait l'écorce élastique du papao pour en former de gracieuses nattes. Leur bonheur était pur.

Les seules connaissances d'Assowaum dans le sud étaient Harper et Brown.

Un jour le "cavalier du pays," le méthodiste Rowson, passa près du wigwam. Il vit la belle Indienne aux lèvres voluptueuses, aux yeux noirs et ardents.

—Alapaha, le Dieu des blancs est plus puissant que le Grand-Esprit. Ne tressez plus le wampum sacré. Mais regardez le ciel du visage pâle, comme il est grand et beau !

Et Alapaha fut séduite par les paroles du tentateur. Elle oublia le Grand-Esprit.

Depuis elle suivait fidèlement les sermons de M. Rowson ; et c'est précisément pour se rendre à la maison de l'homme blanc qu'elle était partie de grand matin le jour même de la chasse au cerf.

L'Indien avait pris la même direction pour la ramener, comme aussi pour aller chercher des peaux de loutres qu'il avait déposées chez Roberts.

Brown l'eut bientôt rejoint. Les deux compagnons entendirent tout à coup les sons monotones et aigus d'un hymne méthodiste.

—L'homme pâle a une voix retentissante, dit l'Indien. Il crie comme un louveteau : quand les vieux loups hurlent, on entend dominer la voix de leurs petits.

—Vous n'aimez donc pas le prédicateur, Assowaum.

—Non. Alapaha chérissait autrefois le grand Esprit, elle adressait ses prières à Manitou, qui avait jadis protégé ses pères ; c'était une femme docile, qui ne contrariait jamais Assowaum dans son goût pour la chasse ; et, lorsque pendant les premières nuits obscures, après les semailles, elle traînait son matchecota (robe de dessus) à travers le champ des mondanies (sorte de maïs), la vermine et les bêtes sauvages fuyaient

au loin, et le champ était béni. Alapaha rit aujourd'hui au nom du Grand Esprit à qui Assowaum adresse ses prières, et les animaux évitent sa rencontre quand il passe dans la forêt.

L'Indien continua sa route jusqu'à la clôture de la ferme de Roberts. William Brown se dirigea vers la salle où le peuple devait être assemblé.

Rowson se tenait debout au milieu des assistants, et d'une voix aiguë, et grêle leur reprochait leur effroyable corruption et demandait pour eux à Dieu un pardon qu'ils ne méritaient pas.

Brown faisait partie d'une autre secte religieuse qui proscriit la genuflexion. Il se tint donc sur le seuil de la porte, sans répondre à l'invitation de Rowson, qui lui faisait signe de venir se placer près de lui.

Le service divin terminé, Brown salua plusieurs des jeunes filles qu'il connaissait.

Vous arrivez bien tard, M. Brown, lui dit Marion Roberts, l'aimable jeune fille du vieux Roberts, fiancée depuis six mois au pieux prédicateur Rowson.

—Pensez-vous donc à moi ? Si cela était, je regretterais vivement d'avoir manqué une partie du service divin, répondit le jeune homme. J'étais d'ailleurs parti d'assez bonne heure pour arriver à temps ; mais mon oncle a éprouvé un accident qui l'a retardé, et il a été obligé de retourner à la maison.

—J'espère qu'il ne lui est pas arrivé de mal !

—Non. Je vous suis fort obligé de l'intérêt que vous prenez à la santé de mon oncle. Le vieux gentleman sera très heureux de connaître ces paroles. Il professe pour vous les sentiments les plus dévoués.

Marion, rougissant de l'empressement qu'elle avait mis à demander des nouvelles de M. Harper, pria Brown de lui dire quel accident avait bien pu les retarder l'un et l'autre.

—Mon oncle, répondit Brown en souriant, m'a défendu de parler de cette aventure, il se réserve de vous la raconter lui-même.

—Je me réjouis d'avance ; ce sera un récit fantastique.

—Oserais-je demander ce qui sera fantastique ? demanda Rowson en saluant le jeune fermier d'une manière très amicale.

—Il s'agit d'une aventure héroïque, mais des plus drôles, arrivée à mon oncle.

—Avez-vous été témoin de la chose, demanda Marion en scuriant, car vous savez que votre excellent oncle...

—Paix, Marion, observa Rowson d'un ton sérieux, croyez-vous qu'il soit convenable de s'occuper de choses mondaines et profanes aussitôt après le service ? Votre mère serait bien fâchée si elle apprenait cela.

—Monsieur Rowson, répliqua Brown, il y a, je crois, temps pour tout. Je ne sache pas qu'une innocente badinerie, une parole gaie soient de nature déplaire à Dieu.

Le vieux Roberts rejoignit à cet instant les trois interlocuteurs :

—Très-bien, mon garçon, vous venez donc nous faire visite à la fin ? Et il prit les mains du jeune Brown et les serra très-amicalement dans les siennes.

Mais à propos, qu'est-il donc arrivé à Harper ?

—Il va venir, fit le jeune homme.

—M. Brown, interrompit Rowson, afin de ne pas l'oublier, je vous invite, vous et votre oncle, à mon mariage qui aura lieu dans quatre semaines.

—Je regrette de ne pouvoir accepter, reprit Brown en détournant les yeux, mais dans quatre semaines je n'y serai probablement plus dans l'Arkansas. Mon désir est de joindre les corps francs qui se rendent au Texas, pour aider les gens du pays à secouer le joug du Mexique.

—Quelle folie, s'écria Roberts en saisissant la main du jeune homme, n'avons-nous donc pas besoin, mon ami, de gens courageux pour nous défendre contre les coquins qui nous entourent ? Venez à la noce de Marion, et ce serait bien le diable si quelqu'une de nos jolies filles... Mais voici venir Harper. Mille bombes, est-il rouge !

Le diable homme approchait à grands pas.

—Mon neveu ne vous a donc rien dit ?

—Non.

—Oh ! Très-bien. Il faut que vous sachiez, mes enfants, que ce matin j'étais à la chasse.

—A la chasse, monsieur Harper ? observa Mistress Roberts d'un ton de reproche ; car la dame de la maison venait précisément d'arriver ; à la chasse, le dimanche ?

—Sans fusil, mistress Roberts, sans fusil : ce n'est pas une aventure ordinaire. William, restez là où vous êtes, près de moi, vous êtes mon témoin. Où est Assowaum ? Il me faut Assowaum. Si je n'ai pas de témoins, personne ne me croira. Voici donc l'histoire.

Au moment même où le petit homme allait raconter son étrange aventure à l'auditoire attentif, Rowson, qui ne croyait pas convenable de s'associer à la gaieté générale immédiatement après l'office, se rendit, par la porte de derrière, dans le champ qui venait d'être défriché.

Roberts avait donné ordre de brûler les troncs d'arbres ; Assowaum avait profité de ce foyer pour faire rôtir le cuissot de venaison qu'il avait pris à Harper.

Alapaha était près de l'Indien et préparait le repas de son mari, quand elle quitta subitement son travail et se dirigea du côté de la maison de Roberts. Elle avait aperçu la figure du prédicateur qui approchait, et courait le rejoindre. Rowson étendit la main vers elle, et murmura une prière fort longue et très pathétique ; pendant ce temps, le cuissot du cerf brülait sous les cendres chaudes.

—Alapaha, s'écria Assowaum d'un ton à la fois sérieux et tranquille, est-ce que le Grand Esprit des chrétiens vous a enseigné à négliger les devoirs que vous avez à remplir envers votre mari ?

Alapaha retourna vivement près du feu. Rowson s'approcha du guerrier.

—Ne vous fâchez pas contre votre femme, frère Assowaum, fit le prédicateur d'une voix pateline. Il s'agit pour elle du salut éternel de son âme.

—Assowaum ne se mêle pas de la manière dont sa femme entend remplir ses devoirs religieux ; mais Alapaha est avant tout la femme du Peau-Rouge.

Le méthodiste se lamenta d'un ton doux et sur le sort de l'Indien. Assowaum fixa sur le prédicateur un regard sauvage et terrible : " Laissez-moi ; les yeux de l'homme pâle sont tournés seulement du côté de son wigwam ; toute autre chose est obscure à sa vue."

De son côté, Harper avait fini le récit de son aventure au milieu des éclats de rire des auditeurs. Midi avait sonné, et chacun se dispersait pour aller prendre du repos. Harper et Brown furent invités par la vieille mistress Roberts à partager le modeste dîner de la maison.

Pendant les préparatifs de ce repas, Roberts et Brown se rendirent dans le parc où Roberts renfermait ses meilleurs chevaux.

Tout en examinant ces superbes animaux qui faisaient la gloire et l'orgueil du fermier. Brown relia la conversation.

—Ne m'avez-vous pas dit que le mariage de votre fille aurait lieu d'ici à un mois ?

—Oui, dans quatre semaines. J'ai prévenu Rowson que je ne lui donnerai ma fille que quand il aurait payé le terrain sur lequel il demeure et qu'il se serait arrangé de manière à se marier dans de bonnes conditions.

—Je me demande comment Rowson peut vivre ; car sa position de prédicateur lui rapporte fort peu, ajouta Brown.

—Je le sais, mais il possède, m'a-t-il affirmé, un capital de 9.000 dollars, qu'il doit toucher dans trois semaines, et je lui donnerai alors mon consentement. La mère de Marion est enchantée de cette union. Bien que je n'aie pas d'objection à faire contre ce mariage, j'avoue que l'homme ne me convient pas. Mais Brown à quoi pensez-vous ? Vous avez l'air bien sérieux ?

—Ce n'est rien, j'éprouve un léger mal de tête...

—Hélas, qui vient par ici ? un, deux, trois, quatre, cinq, six

hommes à cheval, tous armés de carabines et de coutelas ! Heathcott, Mullins, Smith et Heinze. Grand Dieu ! Ce sont les Régulateurs. Il faut qu'il se passe quelque chose dans le voisinage. Allons saluer nos cavaliers et nous saurons de quoi il s'agit.

CHAPITRE IV

LES RÉGULATEURS.

L'Arkansas était devenu à cette époque l'asile de bandes de brigands qui avaient auparavant désolé le Missouri, l'Illinois, le Kentucky, le Tennessee et le Mississippi. Devant cette invasion, les colons se crurent autorisés à appliquer la loi de lynch et firent la guerre aux hordes qui ravageaient leurs habitations et leurs biens. De là le nom de Régulateurs.

Ohé ! Gentlemen, s'écria Roberts en s'adressant aux six cavaliers que nous voyons s'approcher de la ferme, d'où venez-vous ? Où allez-vous ? Est-ce que les Indiens sont sortis, pour que vous veniez ainsi armés de pied en cap de bowies knives et de carabines ?

Les Indiens, dites-vous ? Oh non ! dit Heathcott, mais c'est quelque chose de pis, ce sont les voleurs de chevaux. Dans le voisinage de la rivière de l'Arkansas, quatre bêtes ont été enlevées au juge Rowlane. Les voleurs se sont dirigés vers le sud-est. Mais la pluie de la nuit précédente a effacé toute empreinte. Ont-ils marché vers Hot Springs ? Se sont-ils portés au sud ? Hostler est parti du côté de la rivière, Rotmitt vers le district de Hot Springs ; et nous-mêmes nous allons chez Wilkins pour nous entendre sur les mesures à prendre pour l'avenir. Quelqu'un de vous désire-t-il se joindre à nous ? Peut-être ces coquins vous feront-ils une nuit ou l'autre une visite imprévue, Roberts.

—Bah ! Ils m'ont bien ménagé jusqu'à ce jour. Entrez plutôt, gentlemen, et prenez quelque rafraîchissement. Bonjour, Heinze, bonjour, Mullins. Heinze, vous montez là un cheval bien fringant ; c'est vraiment une bête de toute beauté.

Les Régulateurs s'étaient rendus à la ferme.

Ainsi, fit Heathcott en s'approchant de Brown, vous n'êtes pas disposé à soutenir la bonne cause en payant de votre personne ?

—Je ne suis, vous le savez, qu'un oiseau de passage, et je connais mal les bois et la topographie générale du pays. Et pour être franc, je ne puis approuver la conduite des Régulateurs dont les actes sont souvent par trop irréguliers.

—J'oubliais, c'est vrai, que vous autres, volages gentlemen, qui passez d'un Etat dans un autre, ne savez fixer sur rien ni votre attention, ni votre cœur ; tantôt dans le Missouri, tantôt dans le Texas, vous avez partout des tenants et des aboutissants. Et c'est peut-être à cause de vos amis que vous ne voulez pas vous associer à nous.

—Je vous avoue ne pas comprendre le sens de votre insinuation, Monsieur. Quant à ma conduite, je n'ai aucun compte à rendre pas plus à vous, Heathcott, qu'à qui ce soit.

—Entrez, gentlemen, entrez, dit à ce moment Roberts : à la fortune du pot. Asseyez-vous et veuillez vous servir.

Les hôtes improvisés ne se le firent pas dire deux fois. Après avoir salué les dames de la ferme, ils prirent place autour de la table sans autre façon, en gardant sur eux les armes qu'ils portaient. Au moment où ils se disposaient à entamer le repas, Rowson qui se tenait près du feu avec mistress Roberts, s'approcha de la table, et joignant les mains récita la prière.

Heathcott feignit de ne pas remarquer ce que faisait le méthodiste.

—N'avez-vous pas un verre de whisky, ? demanda-t-il après une courte interruption. Bowitt nous a servi un alcool tellement fort et si exécrable que j'en ai encore l'extérieur de la bouche tout emporté.

—Nous n'avons pas une goutte de spiritueux, répondit mistress Roberts, blessée tout à la fois de la demande en elle-même et des termes dans lesquelles elle avait été faite. Mistress Bowitt ferait mieux de ne pas avoir de liqueurs fortes dans sa maison.

—C'est précisément ce que j'ai eu l'honneur de lui dire, répondit Heathcott, dénaturant l'intention des paroles de la vieille dame. C'est une infamie ! Chez le tavernier qui tient boutique vers la Petite-Jeanne, le whisky est de bien meilleure qualité à un dollar le gallon ; c'est du vrai Monongahela.

—M. Heathcott devrait comprendre, observa Rowson avec douceur, que cette conversation sur le whisky n'est pas très agréable à mistress Roberts.

—M. Rowson ferait mieux de s'occuper de ses propres affaires, répondit Heathcott avec aigreur.

—Je vous serai très obligé, monsieur Heathcott, de ne plus honorer ma maison de votre présence. J'éleve mon enfant dans la piété, et je désire qu'elle n'ait pas de mauvais exemples sous les yeux, je ne veux pas non plus que les personnes pieuses qui prêchent le Saint-Evangile soient insultées sous mon toit.

Et la vieille dame se balança avec violence sur sa chaise, comme pour essayer jusqu'à quel point elle pourrait aller sans sortir de son caractère.

—Personne pieuse, monsieur Rowson ! Ah ! Vous nous la donnez belle, mistress Roberts, murmura Heathcott en se retirant dans la cour. Le saint homme !

Rowson, pour toute réponse, pria le nègre de lui amener son cheval.

—Ah ! vous ne voulez pas répondre, monsieur Sanctimonius, s'écria Heathcott furieux du silence. Vous serez donc toujours de ces êtres vils et rampants qui se cachent sous une peau de brebis ? Vous ne serez peut-être pas toujours assez habile pour ne pas laisser percer l'oreille du loup !

Rowson n'avait pas eu le temps de proférer une parole, que Brown quitta sa place, saisit Heathcott à la gorge et le renversa. Le Kentuckien se relève, saute pardessus un tronc d'arbre et va en venir aux mains avec son agresseur quand celui-ci, sans céder un pouce de terrain, et avec le plus grand sang-froid, détacha un pistolet de sa ceinture et l'arma. Heathcott se jeta sur sa carabine.

—Pas de meurtre, s'écrient ses camarades en le saisissant par les deux bras.

—Allez-vous-en au diable, hurla Heathcott ; laissez-moi punir ce brigand ; du sang ! je veux du sang !

—Laissez-le faire, répliqua Brown, laissez-le faire ; et il tire de sa gaine un couteau semblable à celui d'Heathcott, il arme son pistolet.

Oh ! ciel, s'écria Marion, éperdue. M. Harper, M. Harper ! N'arrêtez-vous pas ce scélérat d'Heathcott ; mais il va le tuer ! Oh ! mon Dieu !

—Le tuer ? Qui donc ? la querelle est entre M. Heathcott et mon neveu !

Marion se couvrit la figure de son mouchoir et se laissa reconduire en sanglotant par Rowson, qui était enfin venu à son secours.

—Donnez-moi ma carabine, vociféra Heathcott. Donnez-moi ma carabine que je tue ce chien-là.

—Laissez-le donc faire, s'écria Brown. Hommes de l'Arkansas, éloignez-vous. Le Kentuckien a assez de couteaux sur lui pour se défendre.

—Soit, fit Mullins ! videz votre querelle.

Il y eut une pause qui dura un siècle pour les spectateurs : et Marion, debout, à l'embrasement de la porte, pâle comme la mort, tremblait de tous ses membres. Ah ! si elle pouvait se jeter entre les deux champions !

Mais Heathcott, tout à l'heure si fier, est visiblement effrayé ; Doit-il relever le défi de son ennemi ? Ses compagnons lui ont retiré son arme. Il songe aux railleries qui vont accueillir son refus.

—N'est-ce pas une infamie, dit subitement Heinze, de voir deux honnêtes hommes s'écharper ou se balaférer ? Venez Heathcott, c'est fort mal à vous de scandaliser de la sorte, un dimanche, des personnes qui nous ont reçus avec tout l'accueil que l'on fait à des amis.

—C'est là l'unique motif qui m'a empêché de corriger ce

blanc-bec. Mais je ne vous tiens pas quitte, mon beau seigneur ! Et si jamais vous vous trouvez à la portée de ma carabine...

—Heathcott, Heathcott, hurla Mullins ! Quel est ce langage ?

—Celui d'un vaniteux et d'un bavard, répondit simplement Brown.

—Venez, Bill, ajouta Harper. Laisser partir ces gens. Vous vous êtes conduit en homme d'honneur ; je suis fier. Mais pensons aux dames, pauvre Marion, elle s'est évanouie !

—Marion évanouie ! Ciel ! Mais, j'y pense, son prétendu est avec elle.

Les Régulateurs étaient partis depuis quelque temps ; Rowson se disposait à partir. Après avoir remercié le Seigneur d'avoir détourné l'effusion du sang, il s'approcha de Brown :

—Je vous remercie, Monsieur, d'avoir pris aujourd'hui mon parti, le méchant a juré de se venger : mais ne craignez rien ; le ciel veille sur vous.

—Merci, Monsieur ; mais je compte beaucoup aussi sur la couraïdise de mon adversaire et sur ma propre force.

Rowson s'éloigna à cheval.

CHAPITRE V

BROWN ET MARION

Epuiée d'émotion, Marion était assise dans un fauteuil, de ses yeux noirs ombragés par de grands cils, une larme tomba le long de ses joues.

Vous pleurez, ma fille ? lui dit mistress Roberts, en caressant la chevelure blonde de la pauvre éplorée. Rassurez-vous ; M. Rowson ne peut tomber dans les mains de ces Régulateurs, car il a pris une direction tout opposée. Voulez-vous bien à votre âge ne pas pleurer de la sorte ! Monsieur Brown, auriez-vous la complaisance de conduire cette folle enfant au grand air ? Cela lui fera du bien.

Brown s'approcha de la jeune fille avec une sorte de timidité et lui offrit son bras.

Brown et Marion quittèrent la maison ; et quelques instants après, ils suivaient en silence le sentier qui borde la rivière dans la direction des autres fermes du voisinage.

—Nous vous avons une grande obligation, monsieur Brown, dit Marion, d'avoir si courageusement pris le parti de M. Rowson et je suis heureuse de voir que vous êtes son ami.

—Moi son ami ! Mais c'est à peine si je sais qui il est. C'est aujourd'hui pour la première fois que je lui ai adressé la parole.

—Et vous avez risqué votre vie pour lui ! s'écria Marion, qui s'arrêta tout-à-coup, fixant les grands yeux bleus du jeune homme.

—Je savais qu'il vous était fiancé, miss Roberts ; je vous voyais pâlir... Mais juste ciel ! Qu'avez-vous ? Vous vous trouvez mal ?

Et les deux jeunes gens s'assirent sur un tronc d'arbre.

—Mon père m'a appris, M. Brown, que vous avez l'intention de prendre part à la guerre de l'indépendance du Texas.

—Oui, miss Roberts.

—Vous n'êtes donc pas heureux ? Longtemps déjà vous avez habité le Kentucky ?

—Oh ! j'ai quitté ce pays-là sans regrets.

—C'est donc dans l'Arkansas que vous avez éprouvé quelque déception ? Je suis fâché d'apprendre cela, car j'ai toujours beaucoup aimé ce pays.

—Et vous continuerez à l'aimer. Dans peu de temps vous serez unie à l'homme de votre choix et...

—De mon choix ? Hélas ! Ma mère raffole de M. Rowson, elle veut en faire son gendre. Mon père s'était d'abord opposé à ce mariage, estimant que je ne serais pas heureuse avec M. Rowson. Puis il souscrivit aux désirs de ma mère, à la condition expresse que le ministre apporterait une dot suffisante pour nourrir une femme sans recourir à ses fonctions. Vous savez que M. Rowson a promis de toucher sous peu la somme suffisante pour tenir cet engagement. Il n'y a dès lors plus d'obstacle à ce que je devienne sa femme.

Marion prononça ces dernières paroles à voix basse et en tremblant ; Brown s'arrêta involontairement pour la regarder. La belle enfant avait détourné la tête, et se cachait la figure dans son chapeau.

Allons, vous serez heureuse ! dit Brown en poussant un long soupir.

—Rentrions, ma mère serait inquiète. Puis, après quelques minutes :

—Je vous ai raconté mon histoire, dit Marion en souriant, croyez-vous qu'une personne aussi babillarde que moi puisse connaître vos secrets ?

—Ma vie s'est écoulée bien calme, répondit Brown. Né dans l'état de Virginie, j'émigrai tout jeune au Kentucky. Mon père était du nombre de ceux qui, avec Daniel Boon, formèrent le premier établissement d'Européens dans ce pays. Je dus me battre contre les Indiens, qui une nuit obscure, hélas ! surprirent mon père et le tuèrent. Toute ma famille tomba sous les coups de leurs casses-têtes ; comment ne fus-je pas scalpé moi-même ? Je ne sais. Que de sang il nous a fallu répandre pour contraindre les sauvages à nous laisser en paix !

Plus tard, je me rendis chez mon oncle, dans le Missouri. Nous sommes depuis venus lui et moi à la Fourche-la-Fave. Mon oncle m'a souvent depuis engagé à me marier. Mais le mariage peut-il se conclure autrement qu'avec l'amour ?

Certain soir, je voyageais à cheval : des nuages couvraient le ciel ; égaré, j'arrive à un cottage où après avoir demandé mon chemin j'ai laissé pour toujours la paix et la tranquillité. Je vis là une jeune fille... Mais comment dépendre un ange dont la possession m'était fatalement refusée ? Elle était promise à un autre. Ah, miss Marion, rêver le bonheur, se flatter de pouvoir l'atteindre et le voir s'évanouir !

Marion marchait la tête baissée ; des larmes brillantes rayonnaient dans ses beaux yeux, mais Brown ne les vit pas. Un bruit de pas avait tout près d'eux frôlé la mousse desséchée, une panthère avait bondi sur le sentier. Les yeux étincelants, l'animal féroce lança des regards furibonds sur les deux jeunes gens qui avaient osé troubler son repos.

Marion, épouvantée, poussa un cri étouffé et tomba dans les bras de Brown. Le courageux chasseur la soutient de sa main gauche, de la droite arme son pistolet, vise l'animal. Le coup part. Mais le tremblement de la belle jeune fille que Brown tient dans ses bras lui fait manquer la tête de l'animal. La balle traverse seulement l'épaule droite de la panthère et se loge dans les flancs. La panthère bondit ; un hurlement aigu fait écho à un autre hurlement à petite distance et la bête disparaît au milieu des broussailles.

—N'avez plus de crainte, Marion ; au nom du ciel, reprenez vos sens.

Les sentiments longtemps comprimés de cette belle fille de l'Arkansas se manifestèrent au même instant : appuyée sur l'épaule de celui qu'elle aimait, elle murmura dans un sanglot :

—Que je suis malheureuse !

—Marion, je vous aime, je vous aime de toute mon âme !

Et pendant quelque temps les deux amants se tinrent étroitement embrassés.

Puis ils vinrent se rasseoir.

—Aimez-vous l'homme auquel vous êtes fiancée ? L'avez-vous jamais aimé ?

—Jamais ! J. mais ! Brown, ayez pitié de moi, je ne suis qu'une faible femme ; je mourrai de douleur et de chagrin. Mais cette entrevue doit être la dernière.

—Oui, Marion ; je quitterai ce pays ; je dois faire ce sacrifice à votre honneur. Mais auparavant, accordez-moi un souvenir de cette heure fortunée.

Et Marion lui détacha une petite tresse de ses cheveux.

Brown embrassa dans un morne désespoir celle qu'il aimait, et leur lèvres se collèrent l'une et l'autre pour la première fois ; on eût dit qu'elles ne voulaient plus se séparer.—Je t'aime !

Marion s'arracha des bras du jeune homme et doubla le pas

pour revenir à la maison. Harper et Roberts, attirés par le coup de feu qu'ils avaient entendu étaient venus à leur rencontre.

—Mon oncle, fit Brown, je vais vous quitter.

—Et où voulez-vous aller, mon neveu ?

—Au Texas.

—Quelle folie ! Vous voulez donc me laisser seul ?

—Il faut que je parte. J'ai tout prévu pour votre tranquillité personnelle pendant mon absence.

Et le jeune homme prit congé de la famille Roberts.

Avec quelle ferveur la pauvre Marion pria ce soir-là ! Seule dans sa chambre, la belle jeune fille versa d'abondantes larmes, et s'endormit en invoquant le nom de Brown, son bien-aimé.

CHAPITRE VI

LE CADAVRE D'HEATHCOTT.

Dans le Far-West de l'Amérique, du côté opposé au gué de la Petite-Jeanne, s'élève une cabane faite de troncs d'arbres surperposés, abrités sous un toit façonné de planches brutes. Une fumée bleuâtre s'échappe de la cheminée. Derrière la barrière placée sur l'un des côtés de la maison, un troupeau de porcs grogne pour solliciter son souper du soir, quelques boisseaux de maïs ; de l'autre côté, une jeune fille traie une vache blanche. Quelques balbuzards, perchés sur des troncs d'arbres, croassent à qui mieux mieux : c'est la ferme de Bahrens, le vieux conteur.

Des chasseurs se sont frayés une route à travers les buissons et paraissent au détour du chemin, s'avancant en bon ordre vers l'habitation.

—Bonsoir, mes gars, bonsoir. Soyez les bienvenus. Je suis heureux, Harper, que vous ayez songé à accompagner Roberts dans son excursion. Allons, descendez de cheval et mettez-vous à l'aise.

—Merci, Bahrens. Demain matin, vous voudrez bien nous accompagner à la fondrière ; nous avons relevé quelques taches de sang et le diable... Mais voici miss Betzy.

—Il serait peut-être agréable à ces gentlemen de prendre quelque nourriture ? observa la fille de Bahrens.

Et nos chasseurs passèrent à table. Une grillade de chair d'ours, du pain de maïs, du miel et du lait s'offrirent à leur appétit.

Un coulis préparé par miss Bahrens mérita particulièrement leur éloge.

—M'est avis, dit le jeune Curtis, ami de Bahrens, que je donnerais quelque chose pour voir mistress Roberts et M. Rowson admirer notre ami Roberts se débattant avec ce punch à la graisse d'ours. Ils feraient une grimace sans pareille, j'en suis certain.

—M. Rowson peut aller où bon lui semblera, répliqua Roberts. Il peut bien faire de ma femme et de ma fille ce qu'elles lui permettront.

—Je crois qu'elles se passent assez bien de votre consentement.

—J'en ai peur, ce cafard de Rowson à la face de carème me produit l'effet d'une épine dans mon lit. Il se plaint à médire à tout instant des catholiques romains. Est-ce que les prêtres papistes ne valent pas mieux que lui ?

—Rowson, dit-on, aime cependant votre fille ?

—Oui ; le mariage se fera dans un mois.

Et les amis se séparèrent pour goûter un repos bien mérité. C'est égal, songeait Harper, partir ainsi à l'improviste pour le Texas ! Il y a là quelque anguille sous roche, monsieur mon neveu.

Le lendemain matin, les chasseurs furent réveillés par le vieux Bahrens.

—Allons, debout, mes amis ! La bonne bouteille de whisky ! voilà le vrai élixir de longue vie ! Le soleil est déjà haut sur l'horizon ; en route.

Mais, j'y pense, continua Bahrens, si vous redoutez qu'un meurtre ait été commis, le coupable est déjà sans doute bien

loin. J'ai passé par la fondrière hier matin, comme M. Brown s'éloignait de chez son oncle.

—Brown, s'écria Harper ! Brown ! Comment aurait-il pris ce chemin ?

—N'a-t-il pas dit qu'il se rendait à Morrisson's Bluff ?

—En effet ! Et s'il revenait de Fourche-la-Fave, il se sera peut-être égaré. Allons ! nous serons de retour cette après-midi.

Les chasseurs se dirigèrent vers le gué de la rivière. Assowaun les accompagnait.

—Arrêtez, cria tout à coup le peau rouge. L'empreinte d'une main ! C'est un homme. Voyez cette empreinte d'ongle ! Oh ! une empreinte de bouton ! Il n'y a pas à en douter, un meurtre a été commis.

L'Indien examina attentivement le sol, sans oublier une fouille, un brin d'herbe.

—Waugh ! et tous les chasseurs de l'entourer.

Au pied d'un sapin renversé on releva les empreintes des sabots d'un cheval. Un projectile inconnu, la balle d'un fusil, sans doute, avait atteint le cavalier ; mais le malheureux n'était pas tombé du coup du haut de sa selle. Le cheval avait fait un écart.

—M'est avis que la balle a frappé le cheval, dit Roberts, sans cela le cavalier eût été démonté.

—Mais voici des traces de sang, s'écria Harper ; voyez l'écorce de ce noyer toute maculée de sang à 8 ou 10 pieds au-dessus du sol. C'est là que le malheureux est tombé.

—Les pas se dirigent vers la rivière, fit Assowaun ; il y avait deux hommes pour transporter le corps.

—Mais qu'est-ce ci ? Un canif dont la lame est tachée de sang !

—Montrez-moi cet outil, fit Roberts en tendant la main.

Harper s'avança rapidement pour examiner aussi cet instrument.

—Il est tout neuf, remarqua Roberts.

—Je n'ai jamais vu ce couteau, fit Harper. N'importe, gardez-le ; il nous aidera peut-être à découvrir les assassins.

—Mais qu'est-ce donc que ceci ? s'écria Assowaun ? Une fosse récemment creusée ? Mais le corps n'a pu y être placé ; le trou est à peine assez large pour contenir un opossum... Ah ! j'y suis. L'air qui se trouve dans le corps d'un homme suffit pour le faire surnager, on le retrouve alors dans les broussailles qui longent le rivage, tandis qu'en remplissant le cadavre avec de la terre, il coule au fond.

—Oh ! c'est horrible ! s'écria Roberts ; les bandits ont fait une incision dans le ventre de leur victime. Voilà l'usage qu'ils ont fait de ce petit couteau ! Gentlemen, quel peut être le malheureux ainsi arraché à la vie ?

—Hélas ! fit Harper. Mais que fait le Peau-Rouge ?

—Je fabrique une corde pour plonger dans la rivière.

—Et vous allez ainsi chercher le cadavre ?

—Oui.

—Prenez cet hameçon, cria l'autre.

—Waugh ! Et l'Indien s'élança dans la rivière.

Quand Assowaun reparut à la surface de l'eau, son visage était livide ; ses yeux grands ouverts semblaient sortis de leur orbite. Le Peau-Rouge semblait ne plus appartenir lui-même au nombre des vivants. Et tandis qu'il regardait en silence à la surface de la rivière, les chasseurs aidèrent leur camarade à tirer doucement la corde, de manière qu'elle ne se brisât point. Le cadavre, aux vêtements duquel l'hameçon était fixé, parut enfin au niveau du courant.

—Heathcott ! s'écrièrent tous à la fois les chasseurs.

Le ventre de l'infortuné avait été ouvert par les assassins et rempli de terre et de cailloux ; au front, une blessure béante ; sur la poitrine la trace d'une balle.

—Quel est le calibre de la carabine du neveu de Harper ? demanda Roberts.

—Calibre seize, répondit Harper. Mais croyez-vous donc mon neveu coupable de ce crime ? Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, Curtis ?

—Monsieur Harper, jamais un juré de l'Arkansas ne rendrait ce verdict contre votre brave neveu.

—Mais, fit Roberts, Heathcott avait dans sa poche une liasse de 470 dollars. Je les ai vus hier...

—Soupçonnez-vous mon neveu de vol ? s'écria en pâlisant le vieux Harper. Qui de vous ose appeler mon William un voleur ?

—Un moment... deux hommes sont impliqués dans cette affaire : Brown a tué le drôle, un autre l'a dépouillé.

—Mais c'est horrible ! s'écria Harper, qui se couvrit le visage de ses deux mains et s'abandonna à sa douleur.—N'est-ce pas, mon bon William, ce n'est pas toi qui as commis ce meurtre ?

Puis il remonta à cheval et les chasseurs après avoir recouvert de branchages le cadavre d'Heathcott disparurent à travers les méandres de la forêt.

Assowaum seul était demeuré immobile, les yeux fixés sur le sol. Tout à coup il se lève et examine de nouveau les traces des pas de deux assassins. A l'aide d'un couteau qu'il portait à sa ceinture, il marqua sur son tomahawk la longueur et la largeur des empreintes. Puis, sa carabine sur l'épaule, il s'enfonça au milieu du fourré, dans une direction opposée à celle qu'avaient suivie les chasseurs.

CHAPITRE VII

ROWSON A LA FERME ROBERTS

Le jour même de la découverte du cadavre, les quatre brigands, Cotton et Weston, Johnson et Rowson sont réunis dans le fourré où ils s'étaient réunis au début pour concentrer leurs exploits.

L'arrivée de Rowson avait été saluée par un joyeux hurra.

—Silence donc, fit Rowson ; voulez-vous donc que l'on nous surprenne réunis ici tous quatre ?

—Quel mal y aurait-il à cela ?

—Cela vous importe peu, Weston. Mais ma future belle-mère est une femme très pieuse et ne serait pas très flattée d'apprendre que vous êtes, mes chers amis, du nombre des gens que je fréquente.

—Votre future belle-mère ? Voyons, Rowson, vous songez donc, comme on l'a dit, à épouser la fille de Roberts !

—Et pourquoi pas, monsieur Cotton ? Si cette affaire que nous tentons réussit, mon intention est de devenir ensuite honnête homme.

—Eh bien, il est temps que cela arrive ! Que le ciel protège cette innocente jeune fille !

—Monsieur Cotton...

—Là, là ! Paix ! s'écria Johnson ! Pas de querelles, je vous prie. Parlez d'affaires sérieuses. Voyons, Cotton, qu'avez-vous tué à la chasse ?

—Quatre cerfs et un renard.

—Et vous, Weston ?

—Deux cerfs et trois outardes.

—Alors c'est moi qui ai perdu. Un rocher s'est éboulé sous mes pieds, et en glissant je me suis à ce point écorché qu'il m'a été impossible de rien faire. Mais au fait où avez-vous laissé vos peaux ?

—A la cabane de Cotton.

—Très-bien. C'est donc convenu : Rowson et moi courons le risque de l'aventure. Damnation ! Quel émotion cet événement va produire dans le pays !... Surtout n'oubliez pas le lieu du rendez-vous près du canal de Horwell... Et vous, Weston, conduisez bien vos chevaux dans cette méchante hutte de Horse-Creek... Et enfin, le moins de traces possible. Allons, au revoir et à bientôt.

—Adieu, firent à la fois Cotton et Weston, en disparaissant au milieu des broussailles.

—Où trouverons-nous les chevaux, demanda Johnson ?

—A Fulweal, répondit Rowson. Weston connaît cet endroit et il les y amènera.

—Dans ce cas, vous feriez bien de suivre la grande route. Moi, je passerai par les bois. Il vaut mieux que l'on ne nous voie pas ensemble.

—Au revoir et bonne chance jusqu'à notre prochaine rencontre.

—Merci, et à vous mes bons souhaits.

Rowson laissa flotter les rênes sur le cou de sa bête qui prit le galop jusqu'au moment où son maître aperçut le toit brillant de la paisible demeure où habitait sa fiancée.

—Bientôt, ma chère Marion, dit-il en quittant l'étrier, bientôt les vœux les plus ardents de mon cœur seront ratifiés.—Et il prit la main de la jeune fille avec tendresse ; mais Marion était bien pâle ! A qui rêvait-elle lorsque la voix sentencieuse du sinistre prédicateur répétait les paroles contenues dans son livre de prières ?

—Bouchonne les chevaux et donne-leur une bonne provende, dit tout à coup Roberts en s'adressant au nègre. Mais que le tonnerre l'écrase ! N'est-ce pas la voix de ce maudit méthodiste qui bourdonne chez moi ?

Rowson, au bruit de ces paroles, avait jugé prudent de couper court à ses prières, de prononcer un Amen qui termina la cérémonie.

Roberts et Harper pénétraient alors dans l'intérieur du logis.

Bonjour, Madame, fit Harper dont le visage pâli, les yeux enfoncés dans leurs orbites, trahissaient l'émotion. Et le pauvre homme se laissa tomber sur une chaise.

—Monsieur Harper, au nom du ciel, qu'avez-vous ?

—Rien. Un verre d'eau, Marion, s'il vous plaît ?

—Un meurtre a été commis près d'ici, fit Roberts. Heathcott a été assassiné.

—Heathcott, dites-vous ?

—Oui, Heathcott ; j'ai vu son cadavre ; Brown l'a tué... Eh bien, quoi ? Que signifie ? Marion ? quelle folie ! Vous évanouir...

Rowson paraissait enseveli dans de pieuses réflexions ; il leva enfin ses yeux avec douleur :

—C'est vraiment horrible de voir un jeune homme se souiller d'un meurtre et d'un vol.

—D'un vol ? vociféra Harper. Et qui vous a dit ?

—Mais oui, d'un vol. Heathcott ne déclarait-il pas avoir sur lui une forte somme ? l'assassin en tenant le cadavre n'aura pas laissé l'argent que la victime portait sans doute !

Marion regarda son père avec étonnement : Roberts n'ouvrait pas la bouche et silencieux fixait son regard sur les charbons du foyer.

—En quel endroit le meurtre a-t-il été commis ?

—Nous avons découvert les traces de sang le long de la Petite-Jeanne, Assowaum s'est jeté à l'eau et a plongé pour retirer le cadavre.

—C'est horrible ! c'est infâme, hurla Rowson. Je me rendrai moi-même à la Petite-Jeanne... peut-être sera-t-il encore temps de nous emparer du meurtrier.

—Après la chaleur avec laquelle il a pris votre défense, observa Marion en regardant son fiancé, vous devriez moins que tout autre être sévère pour M. Brown.

—Marion, s'écria Mistress Roberts, comment osez-vous...

—Ne la grondez pas, ma sœur, répliqua Rowson d'un air bénin.

—Mon neveu sera ici la semaine prochaine, M. Rowson, fit Harper, et il répondra lui-même à vos charitables accusations.

—Ah ! Il doit revenir ?

—Tant mieux ! dans ce cas, il est innocent, s'écria Marion toute joyeuse.

—Miss Marion me semble prendre un bien grand intérêt à l'innocence de ce jeune homme, observa Rowson.

—Certainement, comme à tous ceux qui comme lui sont innocents.

—Que Dieu vous conserve cette foi et cette charité !

Rowson baisa au front sa fiancée et suivit Harper et Roberts qui étaient remontés à cheval.

Marion se jeta dans les bras de sa mère.—Ma bonne mère, dit-elle en sanglotant, jamais je ne serai la femme de cet homme ; jamais je ne l'aimerai !

— Quel enfantillage ! Marion, récitez vos prières. En vous unissant à cet homme pieux, vous obtiendrez, mon enfant, cette pureté de cœur dont vous avez à cette heure le plus grand besoin.

Pauvre Marion ! Si aimante ! si douce ! Elle pleure bien longtemps à chaudes larmes !

CHAPITRE VIII

VOL DE CHEVAUX.

— Oui, se disait à lui-même le juge de paix du canton, c'est certainement Brown qui a fait le coup, il n'y a pas de doute à cet égard. Mais qui diable a pu l'aider à commettre l'assassinat ? Brown était le seul qui eût à se plaindre de la violence du Régulateur. Si Assowaum ne s'était pas bien comporté dans toute cette affaire, j'aurais eu quelques soupçons contre lui ; Brown et lui sont amis et compagnons, comme le gant et la main. Mais c'est le Peau-Rouge lui-même qui va repêcher au fond de la rivière le corps du délit ! Tiens, Hartfield :

— Qui diable vous amène ici à une heure si avancée ? de quoi s'agit-il ? seriez-vous à la poursuite de quelqu'un ?

— Oui ! des misérables m'ont volé six de mes chevaux dans la nuit de mercredi à jeudi. J'ai traversé avec de bons compagnons la chaîne de montagnes située au nord de la Petite-Jeanne, traversé les collines Magasin ; m'est avis que mes voleurs se dirigent du côté de Hot-Springs.

— Tâchez donc de rencontrer Assowaum ; c'est un brave garçon et un excellent trouveur de pistes qui vous aiderait fort dans vos recherches.

— Croiriez-vous, monsieur le Juge, qu'ils n'étaient que deux pour conduire mes six chevaux ? damnation !

— Deux, dites-vous ? Je ne serais pas étonné d'apprendre que cette canaille de Cotton a mis la main à tout cela.

— Dieu me damne, vociféra Hartfield ; mais aussi vrai que je m'appelle Hartfield, le brigand sera pendu à la branche de l'arbre sous lequel nous nous emparerons de lui. Donnez-moi un guide bien au courant du pays et je gagne de suite la grande route qui traverse la rivière de Fourche-la-Fave du Nord au Sud.

L'atmosphère est froide, la forêt silencieuse. A un demi-mille au-dessus du chemin, le long de la rivière, un jeune homme examine avec anxiété la berge opposée. A différents intervalles, il s'avance sur le sol couvert de feuilles mortes en s'arrêtant de temps à autre afin de ne pas laisser de traces trop apparentes.

Un homme vint le rejoindre. Le nouveau venu était enveloppé dans une couverture, et son vieux chapeau, usé et déchiré, était rabattu sur ses yeux ; sous le bras, une carabine.

— Eh quoi ! Weston, on dirait que vous êtes fatigué ? Vous avez froid peut-être, mon bon ? N'avez-vous rien entendu ?

— Rien encore, répondit le jeune bandit d'un ton de colère. Je ne pense pas qu'ils arrivent ici cette nuit. S'il me faut passer encore une nuit sans feu, sans couverture, je serai mort demain matin.

— Damnation ! Le shérif perdrait à cela une vingtaine de dollars, fit en riant Cotton, le digne camarade du brigand. Allons, courage ! Rowson connaît tous les méandres de ces bois et Johnson est aussi habile que lui. Ne m'avez-vous pas dit que Rowson devait prêcher demain dans la ferme qui est près d'ici ? Il sera exact à son rendez-vous religieux, afin de ne pas éveiller les soupçons. Mordieu ! cet odieux coquin de méthodiste est une bête noire et pourtant il faut convenir que le drôle sait bien faire nos affaires.

— Le meurtre de Heathcott fait grand bruit dans le comté ; et c'est Brown, paraît-il, qui a fait le coup. On a aussi parlé de vous, mon cher.

— De moi ? Je n'ai jamais vu ce jeune homme. Dois-je donc être accusé de tous les crimes qui se commettent dans cet Etat ?

— Que diable cela peut-il vous faire ? calmez-vous, mon bon. Ce n'est pas du meurtre que l'on vous accuse, mais du vol.

— De quel vol ?

— On prétend que le mort avait dans sa poche le prix de trois excellents chevaux qu'il avait vendus 4 à 500 dollars, et les billets contenus dans son portefeuille ont disparu.

— Diable ! c'était un beau coup à faire. Se débarrasser d'un Régulateur, empocher un sac de dollars ! Brown n'est pas un imbécile. Mais quelle inimitié existait donc entre Brown et Heathcott ?

— Histoire de femme, dit-on ; jalousie, rivalité. Mais la question pour nous n'est pas là. Nous voilà débarrassés de Heathcott ; c'est là l'essentiel.

— Un mot encore. Hartfield ne paraît pas aimer à plaisanter, et s'il trouve notre piste, nous aurons fort à faire de nous débarrasser de lui.

— Bah ! Rowson est un rusé compère et c'est lui qui s'est chargé de l'opération. Avant d'atteindre les bords de la rivière, leur intention était de suivre encore le grand chemin.

— Le grand chemin, dites-vous ?

— Certainement. Mais quel est ce bruit ? Chut ! Taisez-vous !... C'est le cri du whip-poor-woll. Rowson nous avait dit qu'il nous appellerait à l'aide d'un signal. Serait-ce cela, par hasard ?

Et Weston portant deux de ses doigts à la bouche imita le cri strident du petit oiseau.

Aussitôt une réplique se fit entendre : Rowson et Johnson arrivaient au grand trot.

Hourra ! s'écria Weston ! Quels beaux chevaux ! Hourra ! Voilà des animaux qui ont du prix !

— Etes-vous insensés l'un et l'autre ! murmura Rowson ; Voulez-vous découvrir notre retraite au premier passant ? Où sont nos chevaux ?

— Là-bas, à l'endroit convenu.

— Allez vite les chercher, Weston ; et faites-les avancer dans l'eau profonde afin que leurs sabots ne laissent pas de trace sur la boue.

— Me prenez-vous pour un imbécile, avec vos avis ?

— Prenez-les, Johnson, et montrez-nous que vous savez monter à cheval. Ces bêtes peuvent aller bon train. Servez-vous avec eux du fouet et de l'éperon ; vous savez que chaque mille que nous mettons entre nous et nos ennemis vaut de l'or.

— Ne craignez rien ; ils devront aller bien vite, ces enrégés Régulateurs, s'ils veulent s'emparer de moi.

— En route, alors. L'ennemi est sur nos talons ; et s'il nous surprend, notre affaire est claire. Les dépister est notre seul salut.

Sacrebleu ! Je me sens plus à l'aise, soupira Rowson. La nuit devient de plus en plus noire, et si nos ennemis nous poursuivent dans l'obscurité, ils ne se douteront guère que leurs chevaux sont là, sur deux bateaux, descendant le courant le long de la rivière. Hourra ! La bonne ruse !

— Un banc de sable, observa Cotton.

— Relions les embarcations, fit Rowson ; et ainsi nous placerons deux chevaux de chaque côté et deux derrière nous. A Devils-Crook, vers minuit, je vous abandonnerai à votre sort. Je reviendrai de là à la ferme où je dois prêcher afin de détourner tout soupçon. Le maudit Peau-Rouge me cause quelqu'inquiétude ; si nos ennemis avaient l'idée de le mettre sur ma trace !

— Bah ! Mais dites-moi donc, Rowson, comment avez-vous fait pour enlever les chevaux ?

— Oh ! C'est bien simple. Nous avons eu la chance de ne rencontrer personne le long du chemin et nous sommes parvenus sans encombre, au coucher du soleil, à la source de la Spring-Creek. Nous nous glissâmes alors autour du moulin, et dès que les hiboux se mirent à chanter, nous nous rapprochâmes de l'enceinte où l'on renferme les juments, mais nous ne vîmes aucun de ces animaux. Je me sentais peu à mon aise, je l'avoue, car suivant mes calculs, les chevaux devaient se trouver là à l'heure qu'il était. Nous n'avions pas pu prévoir ce contre-temps : ainsi, Johnson et moi, nous nous hissâmes dans les branches d'un arbre, pour prévenir toute sur-

prise et pour mieux voir ceux qui entreraient ou sortiraient. Ce fut heureux pour nous que nous eussions agi de la sorte, car à peine étions-nous installés que Hartfield lui-même. Que dites-vous, Cotton ?

—Rien, mais pourquoi ? Je n'ai pas ouvert les lèvres.

—Il m'a semblé entendre un bruit... Nous aperçûmes donc Hartfield qui revenait de la chasse avec sa meute. Si nous avions été par terre, les chiens nous auraient sentis ; et ç'en était fait de Johnson, car Hartfield a juré de lui casser les reins ; et puis les brides que nous portions sur nous eussent trahi nos desseins. Mais bientôt nous vîmes arriver les chevaux. La nuit n'était pas encore venue. Choisir ceux qui nous plaisaient le plus, nous fut facile. Nous les harnachâmes avec nos brides ; puis nous élançant sur leurs dos, nous partîmes comme l'éclair au milieu du taillis.

—Comme Hartfield a dû enrager ! s'écria Cotton.

—Et c'est le pieux M. Rowson qui a été à la tête de l'entreprise ! ajouta Weston en éclatant de rire.

—Ah ! un mot encore, Rowson : sur quel sujet allez-vous prêcher demain ? Je donnerais quelque chose, foi de Cotton, pour entendre votre pieuse oraison.

—Le diable emporte le prêche de demain ! répondit Rowson d'un ton de colère. Je voudrais bien pouvoir me dispenser de cette momerie. Reciter des prières, chanter leurs hymnes stupides et ennuyeuses, quand je ne sais pas encore si nos chevaux...

—La jolie squaw Alapaha vous tiendra compagnie ! Diable, Rowson, mon cher, vous avez du goût !

—Voyons, hâtons-nous, dit Rowson ; il est temps de partir. Vous n'avez pas une goutte de whisky ? Cette canaille de Johnson a emporté ma gourde avec lui. Cotton, passez-moi une goutte de liqueur. Mais, damnation ! Qu'est-ce ceci ? une lumière au milieu du taillis ! Trahis, mes amis ; nous sommes trahis !

Et rapide comme la flèche, le bandit s'élança dans les buissons.

—Alapaha ! vociféra Rowson averti.

—La Peau-Rouge ! ajouta Cotton, blême de colère.

—Etes-vous seule ici ? demanda d'une voix saccadée le prédicateur à la tenture d'Assowaum ; êtes-vous seule ici ? Où est la Flèche emplumée ?

—Les chevaux piétinent et s'impatientent, fit Cotton de mauvaise humeur. Qu'allez-vous faire de cette femme ?

—Laissez-moi seul avec elle.

—Vous laisser seul avec elle, Rowson ! Parliou ! C'est ce que vous voulez, grand séducteur. La squaw est assez jolie ! Adieu, mon cher.

Quelques secondes après, bateaux et chevaux descendaient le courant à travers la brume épaisse qui couvrait le paysage.

CHAPITRE IX

ROWSON ET ALAPAHA

—Où est Assowaum ? demanda tout-à-coup Rowson en s'avancant vers la jeune Indienne.

Soit qu'elle s'attendit à cette question, soit qu'elle ne l'eût pas entendue, Alapaha ne desserra pas les lèvres, et le bruit seul de ses soupirs, comme aussi la respiration précipitée du méthodiste, troublait seul le silence de la nuit.

—Où est Assowaum ? répéta Rowson, en secouant le bras de la squaw éplorée.

Alapaha tressaillit au toucher de cet homme, ou eût dit qu'elle avait été piquée par un serpent :

—Laissez-moi ! Vos paroles sont du poison, vos mains donnent la mort. Votre dieu est le dieu de la trahison ; vous me faites horreur, laissez-moi.

—Où est Assowaum ? Par la mort-Dieu, répondez.

—Vous voulez savoir où se trouve mon mari ? répondit Alapaha avec dédain. Oh ! soyez tranquille. Il ne reviendra pas seul. Tremblez, maudit ! Car votre dieu sera incapable de vous défendre.

—Ah ! s'écria Rowson, dont les yeux s'illuminèrent d'une

joie diabolique, je comprends : Assowaum est allé chercher son ami. Bien ! mais vous êtes en mon pouvoir et nul ne pourra vous en arracher.

—Arrière ! Vos yeux brillent du feu de Satan ! Arrière ! vous dis-je ! Ah ! c'est vous, traître, qui avez arraché de mon cœur la foi de mes pères, qui avez voulu attiédir l'amour que j'ai voué à mon mari ! Misérable hypocrite !

—Vous êtes en mon pouvoir et je me moque de votre mari.

—Que le Manitou de ma nation qui m'inspire me donne la force ! s'écria Alapaha s'arrachant aux bras du prédicateur et brandissant le tomahawk qu'elle portait à sa ceinture. Vous allez mourir, infâme brigand ! Mourir par la main d'une femme, et les coyotes, les ba'uzards se disputeront les lambeaux de votre cadavre.

Et d'un bond l'Indienne s'élança sur Rowson... Mais son pied s'était heurté au sol ; Alapaha était tombée dans les bras de son ennemi...

Weston et Cotton avaient prêté l'oreille pendant quelque temps et entendu le cri poussé par l'Indienne.

—Que le diable emporte cet incensé, s'écria Cotton exaspéré. Pourvu toutefois qu'il n'attente pas à la vie de la squaw ! J'ai peur, Weston !

Taisez-vous donc, brute ! Voulez-vous donc vous mettre la tête dans un nœud coulant ?

Je ne veux pas qu'on la tue ; ce n'est qu'une femme, et

—Voyons, pas de plaisanteries... Attention à ce cheval ; ne laissons pas de traces de notre passage ; damnation ! On aperçoit dans la boue du rivage les marques de ses sabots.

—Prenez garde ! J'aperçois quelqu'un debout sur ce tronc d'arbre.

—Mais c'est Rowson !

—Lui même ! Et voici de quoi manger, mes braves ! Un excellent quartier de cerf rôti !

—Où est la squaw ? demanda Cotton en regardant Rowson en face.

—En lieu sûr.

—En lieu sûr ? Vous ne lui avez pas fait de mal, toujours ?

—Mêlez-vous de vos affaires... N'auriez-vous pas un vieux chiffon, un mouchoir à me prêter ?

—Ma cravate vous convient-elle ?

—Attachez-la moi autour du cou, au haut du bras.

—Tiens ! Qu'avez-vous donc à l'épaule ?

—Oh ! rien. Cette coquine d'Indienne, en se débattant, s'était emparée du tomahawk que je lui avais arraché des mains, et elle... mais n'importe. Vous voyez ces montagnes dont les pics sont ombragés par les mélèzes et les noyers : nous voici arrivés. Je vais vous quitter. Vous savez, Cotton, où vous devez aborder ?

—Ne craignez rien... Mais n'est-ce pas du feu que j'aperçois sur le rivage ? Un campement d'émigrés, sans doute ?

—Pas un mot sur vos têtes ! murmura Rowson. Peu importe qui que ce soit. Le rideau de jones et l'ombre des arbres nous cacheront à tous les yeux.

Au même instant, un chien se mit à aloyer sur le rivage, et l'on entendit une voix qui cherchait à faire taire l'animal. Mais les roseaux étaient si touffus, que les voleurs passaient sans encombre.

—Maudits soient les chevaux, murmura Cotton. Ils reniflent comme des marsouins.

—Nous ferions bien de leur laisser mettre pied à terre, dit Rowson. Voici d'ailleurs la place où je veux descendre. Attention à babord, le gouvernail plus près !

Et le brigand sauta hors du bateau sur un rocher plat et disparut dans le fourré.

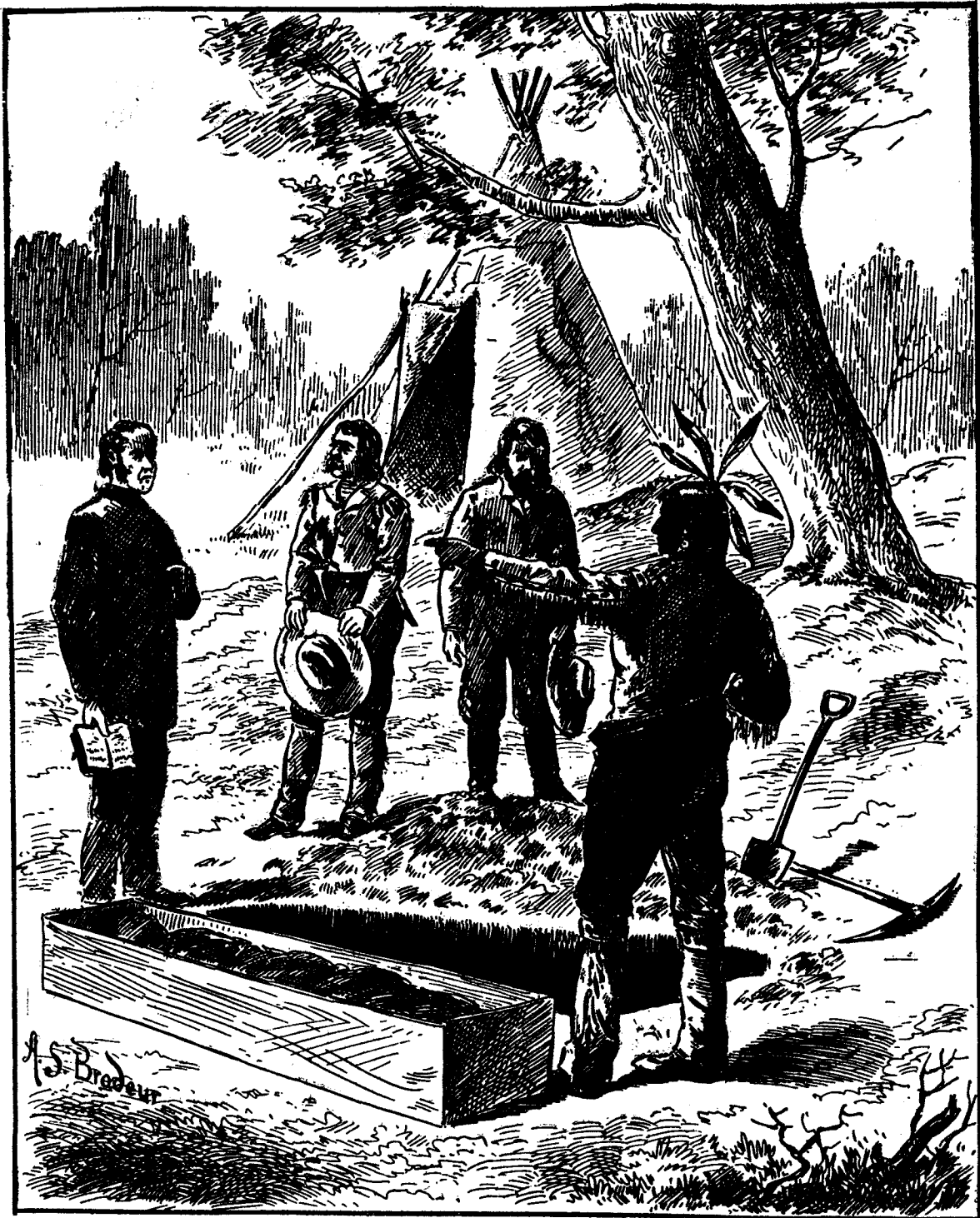
Weston et Cotton poursuivirent leur route jusqu'à l'endroit indiqué par Rowson. Des rochers basaltiques descendaient là jusqu'au milieu de la rivière et leur cime était couronnée d'un taillis très-épais. Les aventuriers détachaient les chevaux.

—Frappez du pied, mes bonnes bêtes ! Vous aurez bientôt une bonne trotte à faire. Weston, tenez les brides. Je vais noyer l'une de nos barques ; quant à l'autre, je la laisse aller

à la dérive ; personne ne la reconnaîtra dans ce pays. Et maintenant en selle !

Longtemps on eût pu entendre le craquement des roseaux à mesure que les animaux se frayaient un passage à travers cette muraille de verdure. Enfin le bruit cessa ; le désert des vastes prairies de l'Ouest était enveloppé d'épaisses ténèbres...

opposée, du côté sud du courant. Un seul passager est à bord ; d'une main crispée, il tient les rênes de son poney. C'est le brave neveu de M. Harper. Immobile quelques minutes, il suit de l'œil le bac qui fuit emporté par le courant ; puis quand l'embarcation s'enfonce dans le brouillard, il tressaille en n'entendant plus que le bruit des rames qui trouble seul le



Comment l'homme pâle demande-t-il l'oubli pour l'assassin qui a plongé sa main empoisonnée dans le cœur de la Fleur des Prairies ?

CHAPITRE X

LE VERGER DES CHEROKEES

A l'heure où l'ombre de la nuit va descendre sur la terre, le bac de Pittsburg, conduit par des nègres aux formes herculéennes, traverse les eaux de l'Arkansas et touche à la rive

silence du paysage, ce bruit lui-même s'éteignit et le jeune Brown, comme s'il se fût réveillé d'un songe, laissa échapper un profond soupir.

Il se dirige vers le plateau de la région montagneuse de l'Arkansas. Un gazon épais forme un tapis de verdure parsemé de fleurs, comme le sont toutes les prairies de l'Ouest ;

au centre, un verger planté d'arbres fruitiers nains qui jadis avaient été cultivés par les Peau-Rouges Cherokees.

Sur l'une des bordures de ce verger, le verger des Cherokees, se dressent, ruines désolées, les murailles d'un petit cottage qui n'est plus hanté que par les fantômes. C'était pour la nuit une bien vilaine refraine ! Mais bast ! Le cheval est fatigué de la longue course fournie dans la journée ! Et puis quelle rafale ! Quel brouillard glacial ! Et le jeune homme se décida à entrer. Il tire d'un sac appendu à sa selle une provende de maïs et le met à la portée de sa bête.

—Maintenant que mon cheval est à l'abri et se repose, il serait peut-être bon de songer à nous, murmura Brown.—Tiens ! des cendres ! des charbons encore tout chauds dans la cheminée ! Il nous sera facile avec quelques brindilles de rallumer un bon feu, ce qui ne fera pas de mal après cette maudite pluie fine.

Et Brown prit son repas ; puis roulé dans sa couverture, s'étendit sur le sol.

Subitement son cœur bat avec violence ; Brown est engagé avec les soldats mexicains et lutte pour les libertés du pays ; le canon gonde. Il se voit agonisant, couvert de sang sur le champ de bataille, vainqueur, mais presque mort. Il saisit sa carabine et regarde fixement au milieu de l'obscurité. Quelle est cette image ? —Marion, ma bien-aimée ! — Vous, sa femme ! Oh ! Non, n'est-ce pas ?

Et son ame s'abîme dans la douleur. Brown pleura, larmes d'amour, larmes de rage. Et le nom de la belle Marion errait sur ses lèvres quand le sommeil ferma ses paupières.

Maudit... deux voix chuchotent à l'extérieur du cottage.

—Est-ce que je rêve encore ? fit Brown se réveillant en sursaut. Pour plus de sûreté, tirons mon coutelas de sa gaine. Mais je suis fou ! Vais-je croire aux revenants, par hasard ! ce serait...

A quelques pas de lui, les deux voix retentirent d'une manière très intelligible. La porte s'ouvrit violemment et une voix rude proféra un horrible blasphème...

—Mort-Dieu ! Quelle maudite baraque ! J'ai cru un instant que je ne la retrouverais plus dans l'obscurité ! Quel horrible temps, mais n'importe, c'est un temps royal pour nos affaires.

—Convalez du moins qu'il est un peu humide, répondit l'autre personnage, grâce à lui, les traces de nos pas, à peu d'exception près, auront probablement disparu.

—Que le diable m'emporte si la pluie ne m'est pas très-désagréable ! Je tremble comme une feuille de bouleau. Si nous allumons du feu ?

—Cela me paraît assez difficile, tout est mouillé dehors, et je n'ai pas même à ma ceinture un tomahawk pour faire des copeaux. Cette après-midi, lorsque je suis venu ici, j'ai allumé quelques brindilles de bois et j'ai recouvert de cendres les charbons pour qu'ils ne s'éteignissent pas. Mais à l'heure qu'il est, tout est noir comme l'atmosphère. Allons. Ne restons pas plus longtemps ici. Je tiens à être rentré demain soir chez moi, afin d'assister aux étonnantes scènes qui vont se passer près de ma ferme. Dès que les nuages seront dissipés, je vous quitterai.

—J'aime à croire que d'ici là les chevaux ne briseront pas leurs licols. Nous aurions peut-être mieux fait de les amener.

—Non. Par ce temps abominable, les animaux se tiennent cois et ne bougent pas. Je sais ce que je fais en ne les amenant pas ici. Je ne veux pas laisser dans ces parages les empreintes de leurs sabots. Voyez ! Il faut prendre un parti. Le temps presse. Quand croyez-vous être de retour ?

—Ce sont, à n'en pas douter, se dit Brown, les brigands contre lesquels les Régulateurs se sont ligués. Armions-nous de courage, car s'ils me découvrent... Mais quelle cause peut bien les avoir amenés dans cette masure abandonnée ! Ne me donneront-ils pas une information qui me permette de déjouer leurs plans, ces garnements ?

—Quand serai-je de retour ? dites-vous. Mais dans deux ou trois semaines, je pense. L'endroit où je vais est assez

éloigné et je dois agir avec prudence. Je vous conseille aussi de quitter cette habitation le plus tôt possible. Je ne puis comprendre comment vous osez revenir ici, si, comme on le dit, la moitié de ce qu'on vous attribue est fondé.

—Bah ! Ce sont des contes d'enfant, murmura le camarade du brigand, ne parlons pas de cela... Mais qu'est-ce que vous avez ? Pourquoi me prenez-vous la main ?

—Vous n'avez donc rien entendu ? On dirait qu'il y a là un cheval qui piétine tout près de nous !

—Quelle folie ! Nos bêtes sont attachées à un quart de mille d'ici. Allons ! En route. Le temps est moins mauvais.

La porte s'ouvrit de nouveau ; les deux interlocuteurs disparurent et un silence de mort régna de nouveau dans les ruines obscures et désolées.

—Qui diable peuvent être ces hommes ? se demandait Brown ? Leurs affaires sont assurément peu loyales. Il me semble bien reconnaître l'une de ces deux voix : mais où l'ai-je déjà entendue ? Est-ce dans l'Arkansas ? Dans le Missouri ? De l'autre côté du Mississippi ?

Et dans cet enchevêtrement de pensées, Brown se rendormit. Les deux voix retentirent plus distinctes et plus connues à son oreille ; Marion et Rowson passèrent sous ses regards ! Marion veut éviter l'étreinte de son fiancé ; elle se rejette en arrière. Rowson la poursuit de tous ses efforts. L'infâme prédicateur, à la faveur d'une nuit obscure, saisit à la fin la pauvre fille, elle succombe à une terreur indicible. "Au secours, crie-t-elle, eperdue, au secours !"

Brown éprouve un sentiment de frayeur mortelle en présence de ce songe inexplicable, il rejeta tout à coup sa couverture et se leva. Une sueur glacieuse mouillait son front et ses tempes.

—Après tout, ce n'est qu'un songe !

Les hiboux poussaient au-dehors leurs cris lugubres, les coyotes hurlaient dans le lointain ; une faible lueur annonçait l'approche de l'aube.

Brown donna donc à son poney sa provende ordinaire, en lui servant le maïs resté de sa ration de la veille et le bon animal remercia son maître par un hennissement de joie. Ils passèrent près d'une mare ; et lorsque le poney eut apaisé sa soif, Brown le sella et continua son chemin au petit trot.

Le soleil n'avait pas encore paru à l'horizon. La fraîcheur de la matinée donnait au cheval une allure vigoureuse et notre voyageur, avançant au pas au milieu des vallées marécageuses de l'Arkansas parvint bientôt au pied d'une chaîne de montagnes qui borde ce marais.

Au détour d'un sentier, Brown aperçut sur la grande route un homme marchant à pied d'un pas rapide.

—Assowaum ! s'écria-t-il en éperonnant les flancs du poney. Je suis bien heureux de vous rencontrer. Où allez-vous ?

—Pas bien loin maintenant, répondit le Peau-Rouge en pressant la main de son ami le visage pâle.

—Vous étiez donc à ma rencontre ? Qu'est-il arrivé ?

—Oh ! Bien des choses ! Mon frère n'a-t-il donc entendu parler de rien ?

—Non. Mais, j'y songe, ce que vous me dites me rappelle la conversation de deux hommes, la nuit dernière, au verger de Cherokees, et qui sait ? Voyons, mon brave, expliquez-vous ; je suis impatient de savoir ce qui est arrivé.

—Ainsi vous ne savez rien ?

—Mon cher Assowaum, ne prenez pas cet air sérieux avec moi, fit Brown le sourire sur les lèvres. Vous savez que j'étais de l'autre côté de l'Arkansas ; comment alors eusse-je pu connaître ce qui se passait à Fourche-la-Fave ?

—Mais avant de partir ?

—Eh bien ! Je me suis pris de querelle avec Heathcott.

—Heathcott a été assassiné !

—Grand Dieu ! Mais c'est horrible ! Et qui donc l'a tué ?

—Vous, Brown ?

—Moi, Assowaum ! Par le ciel bleu qui est au-dessus de nos têtes, je jure que je suis innocent de ce meurtre. A dater du moment où j'ai quitté cet homme devant la maison de

L'Indien sourit et tendit sa main loyale à son ami.

—Assowaum n'a jamais cru à la culpabilité du jeune trappeur. Mais les hommes pâles tiennent un langage ofenseur pour leur frère. M. Rowson assure que le neveu du pionnier a tué et volé un de ses frères.

—Volé ! Ah ! l'infâme !

—Oui. Mais Harper et Roberts n'ajoutent pas la moindre créance à cette accusation.

Au nom de Roberts, Brown se cacha la figure dans ses mains et se courba, en soupirant, sur la selle de son poney qui se tenait immobile.

—Laissez-moi voir votre pied, dit l'Indien, tirant de sa ceinture le tomahawk qui y pendait.

—Pourquoi cela ? Avez-vous mesuré les traces des pas ?

—Oui ! Votre semelle est trop longue de trois quarts de pouce ; je m'en étais bien douté, ou plutôt j'en étais sûr.

—Mais, mon cher Assowaum, je ne portais pas ces chaussures le matin où j'ai quitté Fourche-la-Fave ! J'avais mis ces mocassins. Était-ce bien des empreintes de bottes que vous avez trouvées sur l'emplacement où le meurtre a été commis ?

—Oui. Maintenant, venez. On vous croit coupable. Votre oncle est malade et il est seul dans sa maison. Alapaha est allé entendre prêcher l'homme pâle et ne reviendra pas avant la nuit au wigwam de son époux. Mon frère ne voudrait-il pas se disculper du crime dont on l'accuse ?

—Oh ! si vraiment ! Mais où le meurtre a-t-il été commis ?

—Plus tard je vous le dirai. Gagnons Fourche-la-Fave.

Et tout en faisant route Assowaum raconta à Brown les détails du crime ; et Brown apprit à l'Indien ce qu'il savait de la conversation des deux voleurs de chevaux, dans la cabane abandonnée où il avait passé la nuit.

—Ce que vous me dites là, Brown, me remet en mémoire que ce matin même, j'ai rencontré un voyageur monté sur son grand cheval au poil bai brun ; mais il était de telle sorte enveloppé dans sa couverture que je n'ai pu voir sa figure.

—C'était peut-être l'un des deux bandits que j'ai entendus cette nuit... Voyez ces pas de cheval, Assowaum ; c'est là une piste que nous pouvons suivre.

—La dernière pluie a fortement détrempé les terres et je crois plus prudent de nous rapprocher de la rivière qui coule à une portée de carabine. Fourche-la-Fave est gonflée comme un torrent, nous ne pourrions la traverser qu'en canot. Singer, le plus vieux trappeur de ce pays, habite près d'ici ; il pourra nous céder une embarcation.

Singer reçut avec bonhomie les deux voyageurs et leur offrit quelques mets pour se restaurer : du dindon sauvage rôti et du miel, des patates, des citrouilles bouillies et du pain de maïs, le tout arrosé d'un bon verre de whisky.

—Tout mon monde est absent aujourd'hui, dit l'excellent Singer à ses hôtes en remplissant de lait pur les verres des deux amis.

—Et pourquoi vous laissez-t-on ainsi seul ?

—Oh ! C'est qu'il y a une prédication ce matin, observa Assowaum. Le méthodiste doit avoir une bien mauvaise opinion des habitants de Fourche-la-Fave, puisqu'il croit nécessaire de les convier trois ou quatre fois par semaine à prier le Grand-Esprit.

—Je commence à trouver comme vous ces prêches trop fréquents. M'est avis que dans un ménage il y a bien d'autres choses à faire qu'à aller au prêché. Que le diable emporte les femmes trop pieuses !

Assowaum secoua la tête en signe d'approbation :

—J'enverrai Alapaha entendre vos paroles ; votre discours lui fera plus de bien que celui de l'homme au visage pâle.

—Monsieur Singer, demanda Brown, pouvez-vous mettre à notre disposition la barque de votre ferme ? Vous m'enverrez demain mon poney chez M. Harper.

—À votre disposition ; mais vous appelez-vous donc aussi Harper ?

—Non ; on me nomme Brown.

—Brown ? le même Brown....

—Qui est accusé d'avoir tué le chef des Régulateurs.

—Mais il avait menacé vos jours ?

—C'est vrai. Mais ai-je donc l'air d'un meurtrier, d'un voleur ?

—Non, certes, non ; votre physionomie est ouverte et loyale : et je veux être pendu si je ne crois pas à votre innocence. Mes filles sont allées hier faire visite aux Roberts et je leur ai entendu dire que la fiancée de M. Rowson avait chaleureusement pris votre défense.

—Merci de votre confiance, monsieur. Assowaum, en route.

Les deux amis entrèrent dans l'embarcation achetée à Singer. Assowaum s'assit au gouvernail et Brown prit les rames. Le canot s'élança sur les eaux écumantes et disparut derrière un rocher proéminent qui servait de limite au territoire du fermier. Les saules et les trembles, arrachés par la crue des eaux menaçaient de briser le canot. A la chute du jour, les deux voyageurs atteignirent la partie la plus large du courant ; la barque glissait sans faire le moindre bruit. Brown cessa de ramer, Assowaum ne faisait plus que diriger l'embarcation.

—Une lumière ! s'écria le Peau-Rouge.

—Y a-t-il une maison ici près, sur les bords de la rivière ?

—Oui. Là-bas se trouve une hutte abandonnée. Alapaha a dû y passer la nuit et nous mettrons pied à terre sur cette rive.

CHAPITRE XI.

LE PRÊCHE.—UN TERRIBLE MESSAGE.

Le soleil avait dépassé le méridien depuis environ deux heures, lorsque plusieurs groupes venus de différentes directions s'approchèrent d'une petite maison isolée et située au milieu de la forêt. Le propriétaire de l'habitation, M. Mullins, un nouveau colon, laborieux et économe, avait défriché en très-peu de temps un lot de terre considérable.

A un demi-mille de la plantation, bâtie sur le talus d'un plateau baigné par les eaux de Fourche-la-Fave et celles de la Petite-Jeanne, la demeure était défendue par des arbres abattus et des perches fendues.

L'animation qui régnait alors contrastait d'une manière frappante avec la solitude du site et le silence de la nature.

A tous les halliers, un cheval attaché, tous les troncs d'arbres abattus servent de siège à plusieurs hommes endimanchés, qui devisent familièrement entr'eux. A l'intérieur, des chapeaux, des châles et des mouchoirs de cou ; heureuses de cette occasion, les femmes bavardent avec une secrète satisfaction sur les péchés d'autrui. n'est-ce pas tout naturel ? on attend l'arrivée du prédicateur.

—Comment se fait-il que M. Rowson ne soit pas encore ici ? mistress Mullins ; lui d'ordinaire si exact !

—Le Révérend viendra sans doute avec les Roberts, mistress Paltes, ne lui en voulons pas de ce qu'il accompagne sa charmante fiancée, puisqu'il doit se marier dans trois semaines.

—Eh quoi ! M. Rowson épouse Miss Marion ?

—Je le tiens de la mère elle-même. Tout le monde sait depuis longtemps qu'ils s'aiment l'un et l'autre. Tenez, voici M. Roberts.... M. Rowson n'est pas avec lui ? Je suis bien surprise !

—Vous ne savez donc pas qu'il est parti dans l'Arkansas, dit un interlocuteur. Ses affaires, très-considérables, l'y appellent souvent, et à peine pourra-t-il arriver ici à l'heure convenue.

—Ce serait bien fâcheux ! répliqua en soupirant la plus jeune des mistress Smyers, je me réjouissais d'avance d'entendre prêcher ce saint homme.

—Oh ! Il viendra certainement, dit une bonne dame, aux formes rebondies et à la figure joviale. Nous avons tous besoin d'entendre la sainte parole de Dieu. Le péché n'a jamais levé la tête plus haut qu'aujourd'hui ! Que le Seigneur nous préserve de sa colère !

—Ah ! comme je voudrais décider mon pauvre mari à venir entendre cette parole divine ! fit mistress Hostler, il promet toujours de m'accompagner, et puis....

—Prenez-vous y comme moi, interrompit mistress Hennings. Mon mari s'était un matin tranquillement couché dans un coin de la chambre pour faire sa sieste. En s'éveillant il a trouvé la pièce remplie de fidèles, au milieu desquels le prédicateur de la Petite-Jeanne commençait la prière. Oh ! il a fait une jolie grimace ! Mais il lui fallut bien avaler les pilules. Que cela arrive deux ou trois fois, et mon mari sera converti ! Bonjour mistress Roberts ! Mes compliments, chère Marion ! Quelle délicieuse toilette !

M. Rowson !

Une bombe en éclatant au milieu de ces dames tout occupées de chiffons n'eût pas produit plus d'effet que l'exclamation poussée par miss Hostler.

Le sourire qui errait sur les lèvres du méthodiste dissimulait mal l'état piteux de sa personne : figure pâle, joues hâves et creuses, yeux ternes et enfoncés, langue tremblante, mouvements convulsifs, tout en lui trahissait une émotion peu commune. Son bras était pendant, comme s'il eût été blessé.

—Monsieur Rowson ! s'écrient ses pieuses admiratrices d'une voix plaintive ; êtes-vous donc souffrant ? Quelle pâleur !

—Vous êtes indisposé, fit mistress Roberts en s'approchant de lui ; que vous est-il arrivé ?

—Rien, ma sœur, rien ! Merci, répondit le doux prédicateur avec un délicieux sourire ; je suis bien touché, Mesdames, de l'intérêt que vous prenez à ma santé. L'état dans lequel vous me voyez n'est peut-être que l'effet de la fatigue. Je reviens des établissements du Nord et j'ai fait une longue traite la nuit dernière, pour ne pas manquer à ma parole et arriver à l'heure précise.

Et Rowson tendit gracieusement la main à Marion.

—Seriez-vous blessé ? lui demanda Marion qui avait remarqué la rigidité du bras gauche.

—Oh ! ce n'est rien ; une bagatelle, un bobo qui n'aura pas de suite. Mon cheval s'est abattu hier soir sur un tronc d'arbre et m'a jeté contre une pierre ; une égratignure insignifiante...

—Monsieur Rowson, j'ai un onguent infallible, un vrai baume, observa mistress Mullins ; permettez-moi...

—Merci, sœur Mullins ; ne parlons plus de cela. Il me tarde de commencer le saint exercice, âmes pieuses et croyantes qui brûlez du désir de converser avec le Seigneur ! Le serviteur qui s'occupe avec négligence des intérêts de son divin maître encourt sa disgrâce et ses colères redoutables.

Entre deux murs dont le feuillage ombrageait la maison, les mains jointes et ramenées sur la poitrine, le prédicateur prodigua pendant une demi-heure les prières les plus ardentes. Sa voix grêle et retentissante adressait au Dieu de toute pureté les actions de grâces les plus chaleureuses.

Rowson a donné au peuple sa bénédiction ; tous les assistants prosternés semblent ravis au troisième ciel ; le prédicateur va prononcer un solennel amen. Soudain un sentiment d'effroi, rapide comme l'éclair, le fait tressaillir ; il hésite... Au-dessus des sommets agités des chênes, planent quatre vautours noirs dans la direction du Nord-Ouest. L'air résonne du battement de leurs ailes ; où vont-ils ? Rowson le sait. Là-bas est un cadavre dans lequel ils enfonceront leurs becs avides, un cadavre devenue leur pâture...

—Alleluia, entonne l'infâme !

Un petit groupe de colons s'était formé en dehors de l'assemblée sur une pelouse éloignée de cent cinquante pas de la maison, et ne prenait point part à la prière commune. Bahrens, Hartford, Roberts et Wilson parlaient de la stagnation des affaires.

A cet instant la parole retentissante du prédicateur frappa leurs oreilles.

—Ce pèlerin au visage blafard commence à me déplaire singulièrement, observa Bahrens. Qu'il aille donc au diable, lui et sa morale ! Autrefois nos gaillards sans chapeau, ni chaussures, bravaient les orages et les neiges par monts et par vaux, pour ne se reposer que le dimanche. Et bientôt avec ce prédicateur efféminé, tous les jours de la semaine sont des jours de

chômage. Mais pardon, Roberts, j'oubliais que Rowson va devenir votre gendre.

—Oh ! tirez sur lui à boulet rouge ; ne vous gênez pas à cause de moi. Peut-être suis-je du même avis que vous. Continuez le feu, mon brave ; courage.

—Eh bien, oui ; je déteste cette manie de vouloir sans cesse nous montrer le chemin du ciel...

Mais voyez donc ces vautours qui planent là-haut.—C'est le vingt-troisième que je compte depuis que je suis ici, dit Wilson. Que diable veulent-ils faire ! Ah ! Ah ! La cérémonie est finie ; au moins, Rowson n'a pas allongé la séance aujourd'hui.

—Il n'a pas l'air bien portant, insinua Roberts ; il m'effrayait quand je l'ai rencontré tout à l'heure là-bas dans les champs.

—Dans les champs ? Mais je croyais qu'il venait du pays d'en haut, des établissements du Nord ?

—C'est très possible, répondit Bahrens ; si, à trois milles d'ici, il a pris à droite pour contourner les endroits marécageux, il a dû déboucher à peu près à l'angle de nos champs.

Madame Bahrens était venu rejoindre son mari.

—Venez-vous avec nous, monsieur Wilson ? Il se fait tard et...

—Grand Dieu ! Quelle mine effrayante !

Chacun se retourna à cette exclamation.

Un jeune homme s'était élancé des buissons et s'approchait des fermiers. Il avait les traits tellement bouleversés, les yeux tellement effarés et interdits, que plusieurs femmes se reculérent d'effroi.

—Holway ! que faites-vous là ? s'écria Wilson se levant en sursaut. Etes-vous donc fou pour courir ainsi de tous côtés comme un spectre bon à effrayer les gens ? Que vous est-il donc arrivé ?

—Oh ! Une chose terrible ! Et le jeune homme s'affaissa sur un tronc d'arbre.

—J'ai eu une vision épouvantable.

Puis d'une voix sourde et creuse :

—Là-bas, dans la vieille cabane.

—Quoi donc ? Parlez ! dirent vingt voix à la fois.

—Là-bas, dans la vieille log-house... j'ai vu... oh !... oui, j'ai vu... le cadavre...

—Un cadavre ?

—Oui ; le cadavre de l'Indienne.

—Alapaha ! La femme d'Assowaum ! Abomination. Mais qui donc l'a assassinée ?

—Laissez-moi ; j'ai besoin de retrouver mon sang-froid. J'ai couru jusqu'ici si rapidement que vous ne me croiriez pas si je vous disais que je suis venu en dix minutes.

—Mais parlez donc ? Comment l'avez-vous trouvé ?

—La semaine dernière j'étais allé chasser à l'embouchure de la rivière et je revenais ici avant-hier avec les peaux que je j'avais fait sécher pour les vendre. J'espérais hier atteindre la maison de Danner ; mais la nuit me surprit et je fus obligé de m'arrêter sur le bord de la rivière, au milieu des roseaux. Sous l'empire d'un frisson glacial, je fis un feu d'enfer. Tout était silencieux autour de moi ; je croyais toutefois entendre le ronflement d'un cheval. Je me trompais sans doute. Ce matin, des essaims d'abeilles dont je recherchai la demeure m'entraînèrent vers le bord de l'eau. Je ne trouvai qu'un mouchoir et quelques provisions de bouche oubliées apparemment par un chasseur.

Mais, au-dessus de ma tête, près du gué où je me disposais à traverser la rivière, je remarquai une bande de vautours noirs qui paraissaient s'abattre sur un point peu éloigné du chemin. Vingt pistes de loups toutes fraîches suivaient la même direction : un ours avait peut-être tué un peccari ! une panthère étranglé une vache ! Mais pourquoi les vautours ne s'abattent-ils pas à terre ? Cela m'intrigue. Je les vois tous perchés sur les branches des arbres qui entourent la cabane, et battre des ailes avec acharnement lorsque je m'approche d'eux. J'entre dans la cabane... Le cadavre de l'Indienne ! Ma raison s'égaré... Je la vois, là, devant mes yeux... Mais

non, venez avec moi ; venez, vous dis-je ; venez de suite, je la veux.

—Où est donc Assowaum ? demanda Roberts. Peut-être est-il déjà par hasard sur les traces de l'assassin ?

—Oh ! Il n'est pas possible qu'il ait laissé là sa femme sans l'enterrer, observa Bahrens ; cela n'est pas...

—Mais j'y songe, ne serait-ce pas Assowaum lui-même, dit Smith, homme pieux et fidèle auditeur des oraisons religieuses. Il ne voulait pas qu'Alapaha assistât à la prière des blancs, il lui a fait de nombreux reproches au sujet de sa conversion au christianisme.

—Je croirais plutôt qu'elle a été tuée par sa propre mère que par Assowaum, fit Roberts avec vivacité ; car je sais à quel point il l'aimait. Mais il faut partir sur-le-champ ; le temps s'écoule et il y a une bonne trotte d'ici à la cabane.

—Venez vite, fit Holway ; les loups pourraient pénétrer à la faveur de la nuit et dévorer le corps.

—Mullins, avez-vous des torches ?

—Prenez celles-ci. Et maintenant où est M. Rowson ?

—Me voici. Partons sans retard, si nous voulons ne rien négliger pour découvrir l'auteur de ce crime abominable.

—Bon Dieu ! Monsieur Rowson, comme vous êtes pâle ! remarqua mistress Roberts. Restez ici de grâce...

—Mon devoir est d'aller avec ces gentlemen ! il est vrai que j'ai des douleurs épouvantables, mais...

—Nous ne consentirons jamais à votre départ ! Demain pour l'enterrement, nous réclamerons votre saint ministère ; reposez-vous d'ici là.

Le prédicateur inclina la tête affirmativement.

Il allait se retourner pour rentrer à la maison lorsque sa fiancée lui barra le passage ; elle lui tend la main et le sourire aux lèvres :

—Bonsoir, monsieur Rowson, bonsoir. Couchez-vous et réveillez-vous demain matin gai et dispos ; bonsoir !

Et Rowson se retire.

Mistress Smith joint les mains, et suivant le prédicateur d'un regard plein d'une religieuse sympathie :

—Quel ange ! Un vrai saint !

CHAPITRE XII

VEILLÉE FUNÈBRE

La distance de la ferme de Mullins à la vieille cabane était d'environ quatre milles en ligne droite. Cet espace fut rapidement franchi par les fermiers ; la nuit n'était pas encore venue lorsqu'ils atteignirent le "défrichement mort," selon l'usage de l'Arkansas d'appeler ainsi les endroits jadis cultivés et abandonnés ensuite par leurs propriétaires.

Roberts et Wilson s'avancèrent suivis de la petite troupe, dans la direction de la cabane. Le plus navrant des spectacles les cloua d'effroi sur le seuil de la porte.

Le cadavre de la belle Alapaha est étendu à terre ; de trois blessures encore béantes, le sang coule goutte à goutte sur le sol. Sans doute la pauvre Indienne s'est valeureusement défendue ; le terrain piétiné en témoigne ; mais au premier coup qui l'a atteinte, la squaw d'Assowaum était tombée pour ne plus se relever.

Infortunée Alapaha ! Elle si loyale ! Si bonne ! Quel misérable assez lâche a pu lever sur elle une main homicide ?

—Bahrens, répliqua Pelter, j'ai vu hier après midi la pauvre squaw et Assowaum de l'autre côté de la rivière, sur ma route : ils paraissaient très-bien ensemble. Mais qui de nous connaît ce qu'il y a au fond du cœur d'un Indien ?

—Oh ! Assowaum est innocent d'un pareil crime, s'écria Roberts d'une voix solennelle.

—Innocent de quel crime ? demanda le Peau-Rouge lui-même, qui parut sur le seuil de la cabane, suivi de son ami Brown.

Et en disant ces mots, Assowaum pénétra dans l'intérieur.

—Vaugh ! s'écria-t-il d'une voix tremblante.

Il avait heurté du pied le cadavre de sa bien-aimée Alapaha...

—Alapaha ? murmura Brown, pâle comme la mort ; Alapaha assassinée !

—Assassinée ! Alapaha, Alapaha ! répéta l'Indien. Les yeux prêts à sortir de leurs orbites, Assowaum porta la main au couteau appendu à sa ceinture.

—Qui parle d'assassinat ?

—Ces paroles sont-elles celles que prononce un meurtrier ? demanda Roberts en plaçant sa main droite sur l'épaule de son ami le Peau-Rouge et regardant audacieusement tous ses amis.

—Non ! Certes non !

—Pauvre Assowaum !

—Qui a commis ce crime ? s'écrièrent à la fois tous les fermiers.

Tout sentiment de l'existence semblait enlevé à l'Indien.

Brown s'avança alors vers Roberts et lui dit tout en désignant du doigt le cadavre étendu devant lui.

—Voilà le second assassinat depuis une semaine. On m'accuse, je le sais, du premier de ces assassinats. Jamais, je le jure, ma main ne s'est souillée d'un crime ; et je le prouverai. Seulement je suis certain que le vrai coupable est un des hommes du pays. Hommes de l'Arkansas, je prends le ciel à témoin que je ne prendrai aucun repos jusqu'à ce que le sang d'Alapaha et celui de l'infortuné Heathcott aient été vengés. Hommes de l'Arkansas, voulez-vous m'aider et me prêter le secours de votre courage ?

—Oui, oui, et que le ciel favorise notre œuvre.

Assowaum se tenait toujours immobile près du corps inanimé de sa femme. Il fit un signe de la main, comme s'il eût désiré prier les fermiers de sortir de la hutte.

—Que voulez-vous, Assowaum ?

—Être seul, seul avec Alapaha, et cela toute la nuit.

—Ne le troublons pas, observa Roberts.

Et les fermiers allumèrent leurs torches, remontèrent à cheval et reprirent lentement le chemin de l'habitation de Mullins.

Dans la hutte solitaire, le Peau-Rouge est agenouillé, la tête inclinée sur le cadavre glacé de sa chère Alapaha.

Il cause seul avec sa douleur.

—Les hommes blancs ont détruit ma tribu ; les hommes blancs ont porté une main criminelle sur la squaw que j'adore.

Tout à coup, comme si un scorpion l'eût piqué au pied, le fils des forêts se lève d'un bond. Ses yeux jettent feu et flamme. D'une main que la douleur fait trembler, il ramasse, pour les allumer, toutes les brindilles qui se trouvent à sa portée ; la flamme s'élève brillante... puis Assowaum reprend son immobilité près du cadavre !

Un instant, le malheureux avait cru voir remuer ces membres raidis par la mort : il avait vu s'entr'ouvrir ces lèvres rougies par le sang.

—Alapaha, ma bien-aimée ! Ce n'est pas toi, n'est-ce pas, qui est là sans vie, étendue à mes pieds ? Oh ! non, n'est-ce pas ? Hélas ! Alapaha, la fleur des prairies, n'est plus.

Un profond soupir s'échappe de la poitrine d'Assowaum ; la torche qu'il tient en ses mains retombe au milieu du foyer.

Assowaum songea à profiter de la clarté du feu pour examiner s'il ne découvrirait pas quelque indice qui le mit sur les traces de l'assassin.

La hutte tombait en ruines ; les ronces avaient effacé toute trace de culture. Une empreinte précise semblait bien difficile à relever, tant le sol avait été foulé par les fermiers !

—La trace d'une semelle ! observa le Peau-rouge.

Il l'avait découverte sous les cendres, dans un endroit où ses amis ne s'étaient pas avancés.

Le Peau-Rouge examina cet indice avec une scrupuleuse attention. Il lui était impossible de retrouver la longueur du pied, la pointe de la semelle seule était visible ; mais il lui sembla que les bottes qui avaient laissé cette marque ressemblaient à celles que Brown portait d'ordinaire.

—Après tout, ces marques peuvent avoir été faites par le jeune homme qui venait de sortir de l'habitation.

Et pourtant il mesura l'empreinte et en marqua la dimension sur le manche de son tomahawk.

Cette découverte ne le satisfait point encore. Il examine tous les coins, cherche quelque preuve de conviction abandonnée par le meurtrier. Il tombe sur le tomahawk de sa femme. L'arme était couverte de sang, quelque main cruelle l'avait jetée là.

Un sourire de triomphe et de joie sanguinaire effleure les lèvres du guerrier indien. Il y avait des taches de sang sur la partie tranchante du tomahawk d'Alapaha. Sa chère compagne était donc morte avec courage, et l'ennemi qui l'avait tuée avait été blessé par elle.

— L'assassin, cria-t-il, l'assassin ? Vengeance, vengeance !

Et Assowaum grinçait des dents comme s'il eût regretté de ne pouvoir assouvir sa rage.

Alors il songea à ensevelir sa bien aimée Alapaha, sur le sol, il étend sa couverture et y place le cadavre roidi par la mort. Il va chercher de l'eau à la rivière et lave le visage et les cheveux souillés de sang. Puis il roule un des coins de la couverture sous la tête d'Alapaha, afin qu'elle repose doucement, comme si elle n'était qu'endormie, et il veut croiser ses mains mignonnes sur ce cœur qui avait toujours fidèlement battu pour lui. Mais la main droite de la squaw était crispée et il allait la laisser ainsi, après avoir essayé vainement de lui ouvrir les doigts tordus par la mort, lorsqu'il découvrit dans le creux de la paume un objet tout particulier. Assowaum renouvela ses efforts, et, un instant après, il saisissait un bouton de corne brune que la malheureuse avait dû arracher à son bourreau pendant la lutte qu'elle avait soutenue avec lui.

Sans attacher grande importance à ce résultat, Assowaum, agitant la tête d'un air triste, plaça le bouton au fond de la poche qu'il portait à son côté.

Puis il revint se placer aux pieds de sa chère Alapaha, comme si elle eût été profondément endormie et veilla près d'elle.

Le feu jeta bientôt ses dernières lueurs ; les ténèbres envahirent l'intérieur de la hutte.

Tout à coup un bruit de voix se fit entendre à l'extérieur de la hutte et Brown parut, suivi de Wilson. Le Peau-Rouge ne sembla même pas faire attention à l'arrivée de son ami, ses yeux demeurèrent fixés sur les restes de sa pauvre compagne ; et il resta ainsi jusqu'à ce que Brown lui touchât l'épaule. Il tressaillit alors comme s'il se fût réveillé d'un songe pénible.

— Venez, Assowaum, venez, lui dit le jeune trappeur en lui tendant une main amie, soyez homme, ayez du courage ; comptez la douleur qui dévore votre cœur. Il faut avant tout enterrer votre femme, après nous songerons à la venger.

— La venger ! Oui, il faut la venger ! Allons ! je vous suis.

Et le Peau-Rouge saisit d'une main ferme le petit tomahawk qui avait appartenu à sa femme et le plaça à sa ceinture ; puis il aida les deux blancs à transporter le cadavre d'Alapaha jusqu'au canot amarré le long du rivage.

La barque s'ébranla, les rames tombèrent en cadence dans l'eau et l'on s'avança ainsi dans la direction de l'habitation de Harper, à dix milles en aval de la rivière, à travers les flots écumeux, l'onde en courroux frappait le canot funèbre et semblait partager la rage de ceux qui avaient juré de venger la mort d'Alapaha.

CHAPITRE XIII

FUNÉRAILLES D'ALAPAHA.

La ferme de Harper s'élevait à cent pas des rives de la Fourche-la-Fave ; un vaste berceau de noyers et de mûriers l'abritait.

Sur la pelouse verdoyante qui s'étendait devant la ferme, les pionniers qui, la veille, s'étaient réunis chez Mullins, causaient ensemble. Roberts étonné de la solitude et du calme de cet endroit, souleva le loquet de la porte, et pénétra dans l'intérieur. Quel désolant spectacle !

Le pauvre Harper est là, étendu sur un grabat, lui, d'ordinaire si gai, si joyeux compagnon, ne peut même plus se mouvoir.

Robert et Bahrons s'approchent et lui prennent les mains. Le malade est méconnaissable ; il divague follement, parla de ses excursions de chasse, de son frère, de son neveu qui a tué son antagoniste et qu'il voit debout près de son lit, les mains couvertes de sang.

Au même moment, Rowson affectant un calme stoïque, s'introduisait dans la salle basse et s'approchait du lit où se débattait le moribond.

— Arrière, arrière ! les vus mains desquelles le sang coule encore ! Cachez votre poignard ! Ah ! votre balle était habilement dirigée, quelle blessure elle a faite !

Rowson avait pâli et fait un pas en arrière.

— Il songe à son neveu, murmura Roberts, sans abandonner du regard les yeux du malade.

— Ce sont là d'étranges rêves ! dit Rowson ; et il reprit tout son empire sur lui-même. Puis d'une voix câline, et plaçant sa main glacée sur le front brûlant du vieux fermier : — Harper, revenez à vous : vos amis sont à vos côtés, et...

Harper poussa un cri d'agonie :

— De l'eau ! de l'eau ! le misérable étend ses serres pour me déchirer... Oui, j'ai tout vu, j'étais présent quand cet horrible crime a été commis !

La voix s'éteignit et le pauvre homme retomba inanimé sur son oreiller. Quelques secondes de plus, il s'endormait de fatigue.

Un quart d'heure après, le canot atterrissait. Brown et Wilson, suivis d'Assowaum, transportèrent le cadavre d'Alapaha sur la rive et le déposèrent sur le tronc mousseux d'un magnifique chêne.

— Où allons-nous creuser la fosse ? demanda Mullins à Brown.

Le Peau-Rouge, à cette question, saisit la main de Brown et l'emmena à cent pas de la ferme. Près de son wigwam construit avec de larges morceaux d'écorces et recouvert de peau brutes, s'élevait un tumulus indien.

— Que la Fleur des Prairies repose au milieu des enfants Natchez ! La haine et la discorde animaient autrefois les cœurs des Lenni-Lennape contre leurs frères du sud, et le Grand-Esprit les a punis pour cela. Que leurs cendres soient aujourd'hui mêlées aux nôtres et reposent en paix !

Les deux pionniers eurent bientôt creusé une fosse suffisante pour recevoir les restes d'Alapaha. Et Assowaum alla chercher dans son wigwam des peaux non tannées et les jeta sur le corps de sa chère femme ; puis il plaça le corps inanimé d'Alapaha dans le cercueil où elle allait reposer à jamais. À l'aide de son lasso de cuir, il lia le cercueil au couvercle et le fit glisser dans la fosse.

Rowson est là ; il avance sur le bord de la tombe. Se rappelant la croyance chrétienne de la pauvre Alapaha, le Peau-Rouge ne s'oppose pas à la célébration des cérémonies religieuses.

Jusqu'alors, le malheureux avait réprimé sa cruelle douleur ; mais en cet instant solennel, sa poitrine se souleva en sanglots convulsifs et des pleurs coulèrent le long de ses joues brûlantes. Elle était perdue pour lui, cette chère Alapaha ! Pour la dernière fois il contemplait ses traits ! L'adieu était éternel ! L'assassin est devant sa victime.

Une voix nazillarde et contenue prononce l'oraison funèbre de l'Indienne, célèbre sa vertu et sa piété, exalte sa conversion, sa croyance au vrai Dieu, et rappelle son fidèle amour pour son mari. — Daignez, Seigneur, abaisser vos regards sur votre humble servante ; recevez-la dans votre saint Paradis et pardonnez au coupable le sang innocent répandu.

L'Indien lance un regard foudroyant à l'hypocrite prédicateur ; l'aspect sinistre du guerrier fait trembler l'imposteur. Assowaum se dresse fièrement le tomahawk de sa femme dans la main droite ; et de la main gauche désignant le méthodiste :

— Alapaha est morte ! Son esprit s'est envolé vers l'heureux séjour des hommes blancs. Comment l'homme pâle demande-t-il l'oubli pour l'assassin qui a plongé sa main empoisonnée

dans le cœur de la Fleur des Prairies ? Non, non, point de pardon ! Mort au meurtrier ! Assowaum saura le trouver.

Rowson leva les mains au ciel.

« Puisse Dieu pardonner à l'infortuné à qui l'amère douleur arrache des paroles d'indignation et de haine ! »

Assowaum, appuyé sur son casse-tête, ne détourna pas son regard farouche de Rowson et fixa le méthodiste jusqu'au moment où le cercueil eut été descendu dans l'étroite enceinte du tombeau. L'Indien tomba de nouveau à genoux, et avant qu'il se fût retiré, la cérémonie était terminée.

Au retour le jeune Brown rencontra Rowson. Un sourire de bénédiction errait sur les lèvres du prédicateur : l'humilité et la piété se peignaient dans son regard. Le neveu de Harper le suivit machinalement des yeux. « Voilà donc l'homme qui m'a ravi le bonheur pour toujours ici-bas ! Spectre fatal dont la vue maudite fait renaître mes amers souvenirs ! Adieu, doux rêves de jeunesse ! Adieu, tendre Marion, adieu ! »

— Adieu ! dit d'une voix étouffée Assowaum ; adieu ! Voilà un étrange adieu à une amie qui n'est plus.

— Qui n'est plus ? dit Brown avec effroi.

— N'est-ce pas d'Alapaha que vous parliez ?

— Oui, oui, je parlais d'une personne qui n'est plus ; vous avez raison. Oui, elle est morte ! bien morte... pour toujours !

— Morte ! s'écria Assowaum d'une voix sourde ; tuée ; ah ! je saurai retrouver son assassin, moi ! L'oiseau murmura dans mes rêves son nom à mes oreilles. Mon frère blanc me prêterait-il son assistance pour venger ma pauvre Alapaha ?

Brown tendit la main à l'Indien. Resté seul, Assowaum pratiqua, à l'aide de son tomahawk, une petite ouverture dans la partie supérieure du tombeau où reposait la tête de la défunte. Et le soir il y plaça des vivres. Puis il alluma du feu et l'entretint soigneusement pendant que la nuit couvrait la terre de son voile sombre. Et jusqu'au lever du soleil le pauvre Indien murmura d'une voix plaintive le chant funèbre de sa tribu.

CHAPITRE XIV.

AVENTURE ARRIVÉE À ROBERTS PENDANT UNE CHASSE AUX PANTHÈRES.

Quinze jours s'écouleront après les événements décrits dans les pages précédentes, sans qu'il eût été possible de découvrir les coupables. L'oncle de Brown était presque rétabli, et l'heureuse diversion qui s'était opérée dans son état permit au jeune homme de consacrer une bonne partie de son temps à renouveler les recherches qui jusqu'alors étaient restées infructueuses.

Depuis les funérailles d'Alapaha, Assowaum n'avait pu se décider à quitter la tombe de sa femme. Il disparut pourtant un matin, subitement, sans que Brown lui-même sût quelle direction il avait prise en s'éloignant.

Malgré l'insuccès de tous les efforts qu'ils avaient faits, les colons ne perdirent pas courage ; ils continuèrent leurs recherches et ne virent dans la nécessité de trouver le coupable qu'un motif de plus de s'unir et de se liguier pour la protection de leurs droits. Convaincus de la nécessité d'une organisation régulière, la plupart des fermiers s'étaient joints aux bandes des Régulateurs, et un meeting, que tout indiquait devoir être très nombreux, fut fixé au samedi suivant. Les nombreux vols de chevaux qui avaient eu lieu dernièrement avaient mis tous le pays en émoi, et l'on était généralement persuadé que ceux qui avaient commis ces déprédations au détriment de leurs voisins devaient infailliblement être les auteurs du meurtre que nous venons de raconter.

Les rayons brûlants du soleil étincelaient sous la voûte verdoyante de la forêt ; le calme et l'immobilité régnaient sur toute la surface de la nature ; le vent n'osait pas souffler ni même respirer ; mais dans les broussailles les plus épaisses du bois, là où la Fourche-la-Fave envahit les plantations de cannes, régnait une animation qui contrastait avec le silence général : c'était une bruyante chasse aux bêtes fauves. Les chiens faisaient retentir les taillis de leurs aboiements sonores.

— Tayaut ! tayaut ! mes chiens ! cria Roberts en selle sur son cheval écumant, tout en s'élançant en avant par une large trouée sur le marécage.

L'animal, excité par le cri, fit un saut incroyable et se trouva enchevêtré dans un labyrinthe de vignes touffues. La meute s'avancait au galop en tête de la troupe des chasseurs comme une avant-garde ; ceux-ci la suivaient un à un, aussi vite que possible, car les obstacles qu'ils rencontraient sur leur passage étaient nombreux, et ils ne cessaient d'animer les chiens de la voix, toutes les fois qu'ils les apercevaient.

— Bien là ! bien mes beaux ! s'écria Roberts, qui tenait sa carabine de la main gauche et son lourd couteau de chasse de la droite, afin de se frayer un chemin à travers les ronces et les lianes. De cette façon, il éloigna de son visage un énorme cyprès qui avait été abattu à quelques pas de là, et en même temps coupa une ronce qui l'empêchait d'avancer. En cherchant à écarter cet obstacle, il en rencontra un autre qui, pour ne pas paraître aussi formidable que le premier, était en réalité plus difficile : c'était une vigne dont le cep rampait sur le sol et dont les ramifications échappaient à la vue. Avant qu'il eût eu le temps de porter un second coup ou de retenir son coursier lancé dans l'espace, celui-ci broncha, et Roberts tomba le long du tronc par dessus lequel il venait de sauter avec tant d'agilité.

— Tonnerre de tous les diables ! s'écria-t-il après s'être péniblement arraché du lit de fange où il était tombé, la tête la première. Poney ! viens ici ! viens ! Que le diable l'emporte ! Je crois qu'il s'est échappé pour aller chasser pour son propre compte.

Il ne croyait pas si bien dire. L'animal rusé, qui avait été si souvent le compagnon de chasse de Roberts, prenait trop de plaisir à ce noble exercice pour attendre l'arrivée de son maître et se débarrassa de son cavalier, le coursier suivit la meute bruyante avec la rapidité d'une flèche, et au bout de quelques secondes, il se trouvait hors de la vue et de l'ouïe de son maître.

— Le voilà parti ! Damnation ! s'écria Roberts en colère, après avoir prêté l'oreille un instant. Oh ! me voilà bien loti ! il paraît que l'hallali de la chasse aura lieu là-bas de l'autre côté des collines. Je ne serais pas étonné que la panthère eût quitté son gîte pour prendre un parti dans la direction de la Petite-Jeanne. Elle se dirige sans doute vers les bas-fonds pour se réfugier dans les roseaux de l'autre côté de la rivière. Voyons ! je vais courir par là, peut-être sera-ce moi qui lui porterai le coup fatal, en dépit de mes vieilles jambes. Un moment de patience ; je me suis déjà trouvé dans de plus grands embarras.

Mais un nouvel obstacle l'attendait là, c'était la difficulté de traverser le courant pour le cavalier démonté. Il descendit, il monta, il redescendit encore le long de l'eau pour découvrir un endroit guéable ; ses recherches furent vaines. Enfin il aperçut un tronc d'arbre à moitié pourri qui semblait avoir été fouillé par un ours, car des morceaux d'écorce gisaient çà et là sur le sol. Les marques des griffes de l'animal, très visibles, n'étaient pas antérieures à la dernière pluie. Cette découverte n'était cependant pas au fond d'une très grande importance, car les chiens de chasse aboyaient à pleins poumons, et il n'était pas facile de les faire taire. En fait, il eût été impossible de les diriger sur une autre piste, lors même que Roberts l'eût voulu ; mais il avait, ou croyait avoir de bonnes raisons pour ne rien faire de pareil.

Le vieux chasseur savait bien que la panthère essaierait d'atteindre son repaire, qu'elle avait, selon toute probabilité, quitté depuis peu ; mais il n'ignorait pas non plus que, pour y arriver, elle ne chercherait pas à traverser la rivière à la nage, attendu que ces animaux éprouvent une répugnance invincible pour l'eau. Le problème à résoudre pour lui était donc de trouver le plus vite possible un moyen d'arriver sur le bord opposé. D'un autre côté le bruit de la meute résonnait plus distinctement à ses oreilles, d'où il concluait que les chiens approchaient de plus en plus, et que le lieu où il était

pouvait, d'un moment à l'autre, être envahi par les autres chasseurs. Roberts parvint à précipiter le tronc d'arbre du haut de la rive escarpée et descendit ensuite vers la rivière, en se tenant aux roseaux et à tout ce qu'il pouvait saisir. Il plaça sa carabine sur cet étrange radeau, et il allait hasarder de passer, quand il entendit les aboiements des chiens à très peu de distance de lui. Un instant après, toute la meute éclata en aboiements d'une telle violence, que Roberts fut amené à penser que la panthère, dans sa fuite, avait dû chercher un asile sous un arbre, et qu'elle avait ainsi échappé pour le moment aux poursuites de ses ennemis.

Il n'y avait pas un instant à perdre. En poussant le tronc dans la rivière, il avait atteint le milieu des eaux, quand il entendit le bruissement des broussailles de l'autre côté de la rivière. Les roseaux s'entr'ouvrirent, et au même moment une forme d'animal indécise apparut sur la levée du rivage, et se jeta avec la rapidité de l'éclair au milieu des flots, qui la recouvrirent comme un linceul.

C'était la panthère. Elle plongea si près de notre chasseur, qu'il fut éclaboussé des pieds à la tête. Les remous causés par cette chute devinrent si forts qu'ils firent presque chavirer son embarcation. Le terrible animal revint à la surface de l'eau, et, sans faire la moindre attention à l'ennemi qui le guettait, nagea résolument vers la rive opposée.

Roberts avait recouvré sa présence d'esprit ; car il avait presque été déconcerté par la vue émouvante de l'animal, se montrant ainsi inopinément à ses yeux. Heureusement pour lui, sa carabine n'avait pas été mouillée ; il l'arma, et, couchant en joue la panthère, fit feu en un clin d'œil. Il s'en fallait de beaucoup que notre chasseur fût en position de viser, et pourtant il atteignit l'animal au moment où il repartit à fleur d'eau. La panthère bondit en l'air et retomba aussitôt dans le torrent. Roberts était sur le point de pousser un cri de triomphe, lorsque l'animal blessé se montra à la surface du courant et se lança furieux sur la rive escarpée. À ce moment critique, notre étrange navigateur perdit l'équilibre, tomba dans la rivière et disparut sous les eaux, avec sa carabine et sa poire à poudre. Au moment où il revint au niveau, les chiens, qui avaient hurlé de rage en perdant la trace de la panthère, parvinrent à l'endroit où l'animal s'était précipité dans l'eau ; ils s'y jetèrent, et, apercevant l'agitation des eaux causée par la chute de Roberts, ils supposèrent que là se trouvait la proie qu'ils poursuivaient, et attaquèrent résolument l'infortuné chasseur. La position de Roberts était des plus critiques ; car si les chiens, qui faisaient des efforts désespérés pour atteindre leur ennemi supposé, l'eussent rejoint pendant qu'il se débattait au fond des eaux, il eût été déchiré en mille morceaux avant qu'ils eussent reconnu leur erreur. Aussi comprit-il à temps toute l'étendue du danger qui le menaçait, et il s'élança en tenant d'une main ferme sa lourde carabine. À peine avait-il trouvé pied, que les chiens l'enveloppèrent, et Popy, qui ne reconnut pas son maître, se jeta sur lui. Roberts se mit vivement en garde, repoussa les plus avancés des assaillants avec la crosse de sa carabine.

—Arrière, limiers, mauvais chiens ! Eh quoi ! vous sautez sur votre maître ! A bas, Popy ! à bas !

Pendant que Roberts prononçait ces mots, Popy l'avait reconnu, et il vint à lui en remuant la queue en signe d'allégresse. Roberts, toujours fort peu rassuré, recula de quelques pas, tomba dans un trou profond, où il disparut de nouveau dans l'eau, juste au moment où Bahrens arrivait sur la rivière. Celui-ci, croyant avoir affaire à la panthère, mit en joue et allait faire feu. Mais en ce moment les chiens protégèrent le chasseur contre la balle de son ami.

Bahrens qui, pour rien au monde, n'aurait voulu tuer les chiens, attendit un moment. Cela suffit pour qu'à son grand étonnement il pût reconnaître son ami, qui, ne sachant pas quel nouveau danger le menaçait, avait réussi à prendre pied, et crachait l'eau qu'il avait avalée.

Tandis que cela se passait, la meute flairait le sang qui avait coulé de la blessure de la panthère, et se lançait avec fureur à

la poursuite de l'animal qu'elle retrouva dans le fond de la vallée.

—Hallo, Roberts ! s'écria Bahrens de la rive opposée. Que diable faites-vous là dans la Fourche-la-Fave.

—Je ne sais vraiment ; je crois que j'y cherche des écrivisses, répondit celui-ci en cherchant à sortir de l'eau et à gravir le bord escarpé.

Deux fois Roberts échoua dans ses efforts et glissa en arrière dans le torrent ; mais enfin il réussit à gagner le haut de la berge. Son ami ne put réprimer son hilarité à la vue de la figure piteuse que faisait Roberts ; mais cependant il n'eut garde de l'abandonner dans la position critique où il se trouvait. Tout à coup Roberts saisit d'une main ferme un arbriseau qui se trouvait à sa portée, prit son élan et disparut au milieu des buissons sans accorder même un coup d'œil à son ami.

Bahrens retourna sur ses pas pour voir ce qu'était devenu son cheval ; car, lorsqu'il avait vu les chiens patauger dans l'eau, il avait mis pied à terre et ce n'était qu'à pied qu'il pouvait espérer se frayer un passage à travers les nombreux obstacles qui se dressaient devant lui. Il retrouva facilement son coursier, se remit en selle et le lança au galop pour se rendre à un gué situé un peu en amont. Malgré la diligence qu'il mit à franchir la distance, il arriva trop tard ; car, tandis qu'il essayait de se frayer un passage à travers les roseaux, il entendit le bruit d'une détonation, et, peu après, les aboiements des chiens qui, à ne pas en douter, s'élançaient autour d'un arbre.

Malgré cela, la panthère était encore cachée au milieu des branches, quand il mit le pied dans la petite clairière où les chasseurs s'étaient réunis. Les griffes clouées sur le tronc de l'arbre, l'animal se cramponnait de toutes ses forces à sa dernière planche de salut. Les convulsions qui agitaient tout son corps prouvaient la gravité de la blessure qu'il avait reçue. Bientôt ses griffes se desserrèrent, et il tomba au milieu de la meute exaspérée, et se jeta sur un jeune chien auquel il ouvrit la carotide.

Au premier abord, les chasseurs, malgré tous leurs efforts, ne purent réussir à arracher aux chiens le cadavre pantelant de la bête. Les limiers s'y acharnaient et la lacéraient avec une volupté sauvage. On finit cependant par leur faire lâcher prise, et Cook, à qui appartenait le chien blessé, voyant que l'animal ne pourrait pas survivre à sa blessure, mit un terme à ses souffrances en lui tirant un coup de fusil.

—Voilà le septième chien que je vois tuer de cette manière, fit Bahrens d'une voix colère, en posant son arme sur le sol. On ne peut pas retenir ces stupides chiens quand ils ont devant eux une proie de cette importance. Avant qu'ils aient le temps de se reconnaître, le monstre a sauté au milieu d'eux, et il les jette à gauche et à droite comme les blocs d'un jeu de quilles.

—Hallo ! Roberts, fit Bahrens en riant ; vous avez vraiment fort bonne mine. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'allumer un feu. Bonjour, Cook, d'où venez-vous, mon vieux ? Il y a au moins quinze jours que je ne vous ai vu, depuis notre expédition malencontreuse pour rattraper les chevaux volés, expédition qui n'a servi à rien. Est-ce vous qui avez tué la panthère ?

—Oui, répondit Cook en rechargeant son arme. J'étais chez les Harper, et, en entendant les chiens si près de la maison, je n'ai pu résister à la tentation de venir me joindre à la chasse.

—Nous ne sommes donc pas loin de la maison de Harper ! demanda Roberts. Ah ! je crois me reconnaître dans ce pays. Sa demeure est là-haut derrière ces cyprès.

—Oui, à peine à cinq cents pas d'ici, répondit Cook. Nous ne ferions pas mal de nous y rendre tous ensemble : Roberts pourra sécher ses habits, et nous écorcherons la panthère à notre aise.

—Je voudrais, avant tout, savoir ce qu'est devenu mon cheval, fit Roberts avec une certaine anxiété. Peut-être sa

bride s'est-elle accrochée à quelque haie ; j'y avais fait un nœud, et, conséquemment, elle ne descend pas bien bas.

— Ne vous inquiétez pas au sujet de votre bête, répliqua Bahrens. Voici Mullins qui vient en conduisant votre cheval par le licol.

— Où l'avez-vous donc trouvé ?

— A l'endroit même où la panthère a traversé la rivière. Il était là immobile, comme s'il examinait à loisir l'endroit où il était.

— Il est probable que la berge lui a paru trop haute, dit Mullins, qui s'approchait du groupe en ramenant le déserteur. Hallo ! voilà une belle panthère ! Je ne m'étonne pas qu'elle ait tué ce cheval.

C'était, en effet, une bête énorme, et elle leur avait donné beaucoup de mal avant de se laisser tuer. Si elle n'eût pas été atteinte par la balle de Roberts, il est probable qu'elle n'eût pas été prise aisément.

Quelques instants après, les chasseurs arrivaient devant la maison de Harper, et, attachant leurs chevaux aux arbres placés devant l'habitation, pénétraient dans l'intérieur.

CHAPITRE XV

L'HABITATION DE HARPER—RÉCIT DE L'AVENTURE SURVENUE A COOK EN POURSUIVANT LES VOLEURS DE CHEVAUX.

L'intérieur de l'habitation n'était point aussi gai, qu'à l'époque où Harper jouissait de toute sa santé et de toutes ses forces, alors qu'il présidait lui-même à l'économie du petit ménage de garçon, n'ayant pour tout aide qu'Alapaha, et cela seulement de temps en temps. Pendant les derniers jours qui venaient de se passer, son malaise avait, à la vérité, beaucoup diminué ; mais la faiblesse qui suit toujours la fièvre se manifestait dans tous ses mouvements. Son visage jovial, rubicond, brillant de santé, avait lui-même pris une teinte cendrée. Ses voisins ne l'abandonnèrent pas dans le malheur. Tout le monde l'aimait, et chacun de ses amis veillait à tour de rôle à son chevet aussi longtemps que sa position le demandait.

Quand les amis du bonhomme entrèrent dans sa maison, ils le trouvèrent dans son lit. Ses joues étaient pâles et amaigries ; sa vivacité l'avait abandonné, et les effets de la fièvre, qui étaient manifestes, causaient une impression pénible à ceux qui l'examinaient. Les yeux du malade se rouvrirent à la vue de ses visiteurs, et rayonnèrent de bonheur quand il salua leur arrivée. Il étendait vers eux sa main amaigrie, les voyant entrer, et se montra surtout affable et expansif avec Roberts et Bahrens.

— Soyez tous les bienvenus ! Bonjour, Roberts, vous êtes vraiment un charmant garçon. Vous chassez et vous avez voulu me rendre visite, merci. Mais, grand Dieu ! qu'est-ce à dire ?... On jurerait que vous sortez de l'eau. Bill, donne à Roberts des vêtements pour se changer ; car cette humidité sur lui pourrait lui être fatale.

— Merci, merci ! répondit Roberts quand le jeune homme lui apporta un habillement complet de drap épais, et s'appêta à l'aider à changer de vêtement. Merci ! Dites-moi, Brown, j'ai un os à ronger avec vous ; ma femme vous en veut horriblement de ce que vous ne venez pas nous voir ; vous ne nous avez pas fait l'honneur de nous visiter depuis le jour de la chasse où vous avez tué la panthère. Vous vous rappelez bien cela ? Marion était avec vous. Il faut que vous ayez frappé l'animal à l'endroit sensible ; car on m'a dit que le fils aîné de Cook l'avait trouvé deux jours après, ou tout au moins le squelette et un morceau de peau : les buses avaient dévoré...

Brown aurait laissé Roberts continuer son histoire sans l'interrompre ; mais Cook prit son camarade par le bras et l'empêcha de continuer.

— Hallo ! assez causer, s'écria-t-il, voulez-vous donc mourir, Brown ? Venez, asseyez-vous près du feu ; et vous, Harper, vous feriez mieux de vous étendre dans votre lit, car nous avons eu beau boucher toutes les fentes et toutes les

crevasses de votre logis, le vent y pénètre de tous les côtés, et vous pourriez de nouveau prendre froid.

— Avez-vous une cuvette à me prêter ? demanda Roberts. Pour pouvoir me tirer de la rivière, il m'a fallu gravir sur la rive escarpée à l'aide de mes mains, et...

— Cook, ayez l'obligeance de lui donner ce sceau en fer, celui qui n'a pas d'anse, entendez-vous ? fit Harper.

— Oui, oui, répliqua le jeune fermier, en descendant l'ustensile demandé et le remplissant au réservoir d'eau pluviale contenue dans un baquet placé près de la porte.

— Bien ! Maintenant, vous allez me faire le récit de votre chasse, fit Harper ; voilà une magnifique peau de panthère : faites-moi le plaisir de l'étaler sur la grande porte d'entrée, Cook. Suspendez-la au petit érable à droite, mais bien haut ; les maudits chiens ont trouvé moyen de sauter jusque-là, et d'atteindre la peau du dernier cerf que j'ai tué, et ils l'ont mangée, les coquins !

Roberts dut raconter ses aventures d'un bout à l'autre, tandis que Cook suspendait la peau de la panthère à un arbre, en ayant soin de choisir un lieu sûr. Toute la compagnie écoutait le récit de Roberts, ne fût-ce que pour l'empêcher de quitter son sujet, et de voyager dans le pays de la fantaisie.

— Maintenant, Roberts, reprit Cook, quand l'histoire fut finie, dites-moi comment vous vous y prenez, quand vous faisiez la cour à la demoiselle qui est maintenant votre femme ; je ne comprends pas qu'elle n'ait souvent montré son impatience à vous écouter.

— Voilà une question assez bizarre dans votre bouche, Cook ! répondit Roberts. Comment ? voici la première fois que je vous vois depuis cette fameuse expédition que vous avez faite en suivant de fausses traces de voleurs de chevaux, et vous m'adressez une question aussi biscornue. Que voulez-vous savoir, hé !

— Tout, parbleu ! Il ne nous a pas raconté les particularités de cette affaire, fit Harper, et cependant l'occasion ne lui a pas manqué. Je l'ai vu ici tous les jours durant plusieurs heures de suite.

— Bah ! vous étiez malade, répondit Cook. Pourquoi vous aurais-je ennuyé en vous narrant une histoire aussi ennuyeuse. Bon ! puisque vous le désirez, je vais vous raconter tout ce que je sais ; la chose est on ne peut plus simple. Nous avions remarqué que les traces traversaient la rivière ; nous les suivîmes donc en pensant naturellement que c'était là la bonne voie, car nous n'avions pas aperçu d'autres traces. Tandis que nous chevauchions le long de la rivière en aval, Harfield affirma que c'était indubitablement les traces de ses chevaux ; et pourtant il comprit bientôt comme nous qu'il s'était trompé. Après avoir atteint la rive opposée nous nous gardâmes bien de continuer nos recherches ; nous éteignîmes nos torches, et nous nous mîmes, sans perdre un moment, à exciter de l'épéron nos chevaux déjà harassés pour suivre les traces que nous avions reconnues. Nous ne nous arrêtâmes qu'une fois pendant la nuit pour laisser manger nos chevaux et prendre nous-mêmes quelques rafraîchissements. Nous apprîmes chez le fermier qui nous donna l'hospitalité qu'un homme avait passé par là avec des chevaux, et semblait être fort pressé. Le pionnier qui nous donna ces détails avait seulement entendu le bruit des sabots, et ne put rien nous dire ni sur la couleur, ni sur d'autres remarques qui pouvaient nous les faire reconnaître. Il nous assura pourtant que nous rattraperions l'homme en question si nous faisons diligence, car il était à peine parti une demi-heure avant notre arrivée. " Mes pauvres chevaux ! s'écria Harfield ; le brigand va les rendre fourbus ! Quelle bonne volée il va recevoir quand je vais le saisir au collet ! Un tel méfait mérite la corde ? (Harfield portait toujours une corde dans ses voyages). Il se balancera bientôt avec orgueil à la branche d'un chêne, en plein air, je le jure ! " ajouta-t-il sur le même ton, s'indignant de plus en plus à mesure que nous approchions du but de nos recherches. A l'aube du jour, nous montions tranquillement, et sans nous douter de rien, une petite colline, lorsque nous

aperçûmes tout à coup un homme avec des chevaux, tranquillement assis sous un arbre. Quand il vit que nous approchions, il ne fit pas le moindre mouvement pour s'éloigner. Harfield était stupéfait ; il regardait les chevaux avec des yeux hagards. A la fin, pourtant, il éclata : "Cruelle déception, s'écria-t-il, ce ne sont pas mes chevaux !" Il disait vrai : nous aperçûmes, en effet, deux chevaux blancs qu'aucun de nous ne connaissait, et un autre animal qui servait de monture au conducteur. Nous découvrîmes dans ce personnage le fameux Johnson, qui avait vécu quelque temps aux environs de Fourche-la-Fave, et qui gagne sa vie en chassant. Harfield était d'autant plus furieux, comme il me l'a dit plus tard, qu'il nourrissait contre ce coquin une haine qui datait de loin. Néanmoins, il n'y avait rien à faire. Nous nous approchâmes des chevaux ; mais Johnson répondit assez grossièrement aux questions que nous lui adressâmes. L'un de nous lui demanda ce qu'il voulait faire de ces animaux ; il répondit sèchement qu'il était bien libre de faire de sa propriété ce que bon lui plairait. Harfield grinça des dents de fureur. J'avais beau faire tous mes efforts pour le modérer, rien n'y faisait. Peu de temps auparavant, il avait cherché querelle à Johnson, qui avait gardé son sang-froid, tout en tenant sa main droite sous sa veste, où étaient cachés son couteau et ses pistolets. Harfield jura par tout ce qu'il y a de plus sacré qu'il lui appliquerait la loi de Lynch si jamais il le trouvait sur son terrain ; mais Johnson accueillit cette déclaration avec des rires, en l'assurant qu'il aurait bientôt le plaisir de lui faire une visite. Je réussis pourtant à les séparer. Il était trop tard pour continuer les recherches dans une autre direction, car la pluie qui était tombé pendant la nuit avait infailliblement effacé toutes les traces. Il nous fallut donc renoncer à aller plus loin. Harfield était convaincu que les chevaux étaient encore dans les environs ; nous fîmes des perquisitions dans tous les repaires et les enfoncements des terrains bas. Tout cela fut inutile : les chevaux avaient disparu. Comment avaient-ils pu échapper à nos investigations ? C'est là une énigme que nous n'avons pu résoudre.

—Et le lieu où ils ont été transportés vous est-il aussi inconnu ? fit Bahrens.

—Ma foi ! cela se peut aussi. Je crois bien qu'ils sont partis pour le Texas. Il faudra que je me rende un beau jour dans ce pays, afin d'apprendre à connaître le peuple qui l'habite. C'est à peine si j'y rencontrerais quelque vieille connaissance de mon pays, tandis que je pourrais fort bien trouver un ou deux chevaux que j'aurais connus auparavant. Cette aventure est arrivée le même jour où la pauvre femme peau-rouge Alapaha a été tuée, n'est-ce pas ? N'avez-vous pas entendu parler de ce meurtre ? demanda Roberts. Vous avez dû passer tout près de l'endroit où s'est commis cet assassinat.

—Il me souvient maintenant que l'un de nous a entendu un cri, juste au moment où nous sommes arrivés près du gué. Cela était indubitablement le cri de la pauvre Alapaha : la cabane n'est pas éloignée du chemin, Brown, savez-vous ce qu'est devenu l'Indien Assowaum ?

—Non, je l'ignore, répondit-il ; quatre jours après les funérailles de sa femme, pendant lesquels il n'a pas cessé d'entretenir un petit feu sur sa tombe, en ayant soin d'y laisser aussi de la nourriture, il disparut subitement. Du reste, je l'attends chaque jour, car je sais qu'il ne quittera l'Arkansas qu'après avoir assouvi sa vengeance ; mais je crains bien qu'il n'y parvienne pas.

—Mais où diable Assowaum a-t-il pu se cacher ?

—Oh ! il saura bien se protéger lui-même : vous n'avez pas besoin d'avoir la moindre appréhension à son endroit, fit Bahrens ; il erre sans doute de côté et d'autre et fait des recherches à sa manière. Qui peut dire l'époque à laquelle il reviendra parmi nous ? Je gage bien qu'il fera tout seul quelque découverte. Vous autres, Régulateurs, vous ne trouveriez nulle part un meilleur aide qu'Assowaum pour trouver une piste et ne pas être déçus.

—Est-il vrai, Brown, que les Régulateurs vous ont élu leur chef à la place de Heathcott ? demanda Roberts.

—Harfield et moi, nous avons été nommés chefs l'un et l'autre, répondit le jeune homme. Harfield commande à la Petite-Jeanne, et moi à la Fourche-la-Fave. Quant à ce qui me concerne, je résignerai mes fonctions du moment où j'aurai accompli la teneur de mon serment. Tout ce que je demande, c'est de faire condamner judiciairement les meurtriers du jeune Heathcott et de la femme indienne ; après cela, je serai satisfait. A propos, on m'a dit que Rowson prêche contre les Régulateurs, et qu'il les accuse d'être une association non-seulement illégale, mais encore antichrétienne.

—Rowson est parti depuis huit jours, dit Roberts, et si ce qu'on m'assure est vrai, il s'est dirigé vers le Mississippi et à ce que je suppose, pour faire différentes acquisitions. Il sera de retour cette semaine, je le sais. Il a vraiment une chance de bossu d'avoir trouvé une si belle occasion : la propriété d'Atkins, qu'il veut acheter, est certainement une excellente affaire, bien que le terrain soit un peu marécageux.

—Atkins a-t-il donc réellement l'intention de vendre ? Voilà la première nouvelle que j'en sais. A-t-il trouvé un amateur ?

—Mais oui ; c'est Rowson qui paraît avoir des vues sur ce fonds de terre, répliqua Roberts. Quant à moi, je ne m'y oppose pas : Marion sera tout près de nous, et si un dimanche, quand la nouvelle chapelle sera bâtie sur le chemin qui conduit à Left-Hand-Fork, où les arbres sont coupés depuis Noël ; si, dis-je...

—Eh bien ! messieurs, asseyez-vous autour de la table, et contentez-vous de ce que j'ai de mieux à vous offrir, fit Brown en interrompant Roberts.

—Que penseriez-vous si je vous faisais manger une grillade de panthère ? observa Roberts en riant.

—Oh ! merci ! cela ne me tente pas, reprit Bahrens ; j'ai goûté une fois à cette viande, et je m'en suis trouvé on ne peut plus mal.

—Brown, ce dindon sauvage est excellent ; en avez-vous tué plus d'un ce printemps ?

—Oh ! quelques-uns, répliqua le jeune homme qui riait encore de l'anecdote qu'on venait de raconter. Cette année les glouglous sont plus gros que d'ordinaire.

—Avez-vous jamais mangé du serpent à sonnettes ? demanda Mullins.

—Non pas, certes ! que je sache, fit Harper, à qui le thé avait rendu que que force et qui se sentait bien mieux que cela ne lui était arrivé depuis longtemps.

—On ne mange pas le corps, observa Mullins, mais seulement la queue qui est un mets fort délicat.

—On n'a donc pas à craindre l'effet du poison ? demanda Bahrens étonné.

—Oh ! il n'y a aucun danger, il faut seulement avaler sans mâcher, fit Brown : cela ressemble à une morille. D'ailleurs, la chair elle-même ne renferme pas le moindre poison, il n'y a que le fumet qui soit un peu désagréable, et cela n'est pas du tout malsain. Je connais quelqu'un qui a mangé un gros morceau de serpent à cornes, sans qu'il en ait ressenti le moindre malaise.

—Mais le serpent à cornes est fort venimeux, observa Harper ; j'en ai vu un, certain jour, qui se chauffait au soleil sur le tronc d'un grand chêne. J'allais l'abattre d'un coup de fusil, quand il se retourna, et empoigna dans sa fureur uné de ces jeunes branches qui poussent au printemps. Il demeura ainsi immobile pendant une minute, et je profitai de la circonstance pour lui casser la tête. L'arbre creva au bout d'un mois : la petite branche qu'il avait mordue devint toute noire, et les broussailles elles-mêmes qui croissaient dans le voisinage, se flétrirent.

—Il faut pourtant que je m'en aille, remarqua Roberts, en voyant que Mullins seul paraissait disposé à l'accompagner ; il le faut, vous dis-je ; autrement, ma ménagère me grondera. Rowson doit arriver ce soir pour s'entendre au sujet de quelques arrangements relatifs à ce mariage. Ne seriez-vous pas assez obligeant, Brown, pour venir avec moi ? J'ai aussi cer-

taines choses à écrire, et, bien que j'aie pris quatre leçons d'écriture par semaine, dans ma jeunesse, au prix de...

—Je regrette de vous refuser ; mais il m'est impossible de répondre à vos désirs, mon cher Roberts, répliqua Brown quelque peu embarrassé : les Régulateurs de Fourche-la-Fave doivent se réunir demain chez Barill.

—Je croyais que l'assemblée aurait lieu chez Smith.

—Non ; Rowson a interpellé Smith à ce sujet, et ce dernier a fini par se laisser persuader qu'il commettrait un péché en recevant dans sa maison les Régulateurs ; telle est la cause pour laquelle il s'est retiré de notre association, ajouta Brown en souriant. Cela ne change, du reste, rien à nos dispositions ; car la demeure de Barill est à peu près située au centre de toutes nos habitations. Notre ami est, du reste, un partisan fort zélé et fort ardent de notre cause.

—N'êtes-vous pas encore sur les traces des assassins de Heathcott ?

—Pas encore jusqu'ici. D'abord les soupçons s'étaient portés sur moi seul. Je devais être arrêté peu de jours après l'assassinat d'Alapaha ; je ne l'ai pas été parce qu'on n'avait pas de preuves contre moi ; par bonheur j'étais en position de prouver, par le témoignage de Hoswell, qui m'avait accompagné ce jour-là pendant une bonne partie de la matinée, que je ne portais pas des bottes, mais bien des mocassins, quoique néanmoins j'eusse en ma possession et même dans mon bagage des bottes dont les traces ressemblaient parfaitement aux empreintes laissées sur le terrain. Quand j'ai fait valoir cette défense, tous les soupçons ont cessé ; car la seule paire de bottes dont les semelles s'adaptent aux empreintes et découverte parmi tous les habitants du voisinage est celle de Rowson, et naturellement personne n'irait accuser le prédicateur de l'assassinat qui a été commis.

Roberts leva les yeux avec surprise.

—Eh ! fit-il, il se pourrait bien que ce malheureux Heathcott eût provoqué Rowson, car il ne pouvait souffrir le prédicateur.

—Malheureusement, continua Brown, il a plu presque tous les matins de ce printemps, et toutes les traces se sont presque effacées. Personne n'a pu dire à qui appartenait le petit couteau trouvé, près du cadavre.

—Vous saviez que c'était un canif ? objecta Roberts.

—Nous n'avons pourtant pas renoncé à tout espoir de succès, et nous avons déployé la plus grande activité, tout en ayant l'air de ne rien faire. Tout ce que je peux dire, c'est que les soupçons sont tombés sur des personnes qu'on n'aurait pas crues capables de crimes pareils.

—Qu'est devenu l'homme que vous avez trouvé avec les chevaux inconnus ?

—Ce Johnson, fit Cook ; on m'a dit qu'on l'avait vu hier par ici ; mais séjourne-t-il dans le pays ou n'a-t-il fait que passer ? c'est ce que je ne saurais vous dire.

—Écoutez-moi, Brown : vous me ferez au moins le plaisir de m'accompagner jusqu'à la ferme, dit Roberts. Quand partez-vous ?

—Dans une demi-heure environ. J'avais l'intention de passer la nuit chez Wilson.

—Très-bien ! Alors vous irez chez Atkins demain matin, et je vous prierai de lui dire de rester chez lui lundi prochain. J'irai le voir avec Rowson pour m'entendre au sujet de sa ferme. Puis-je compter sur votre obligeance ?

Brown promit de ne pas oublier la commission.

Roberts, revêtissant alors ses propres habits, qui étaient tout à fait secs et bien brossés, monta à cheval et regagna son logis en compagnie de Mullins.

CHAPITRE XVI

ROWSON ET ROBERTS—LE CONTRAT DE MARIAGE— RETOUR D'ASSOWAUM—

Trois semaines se sont écoulées depuis la soirée où Brown s'est arraché aux baisers de Marion. Il a promis solennellement de ne plus la revoir ; il a tenu parole.

Mais pour lui quelles souffrances cruelles et incessantes,

Que de fois sur le point de se laisser entraîner, il eut à combattre ses propres sentiments ! C'était une lutte de tous les jours et dont seul il connaissait l'opiniâtreté. Sa figure avait pâli, ses yeux eux avaient perdu leur éclat et leur vivacité. Quel attrait désormais auraient pour lui des lieux où la première femme qu'il eût jamais aimée allait devenir la femme d'un autre ? Pourquoi séjourner plus longtemps dans ce pays où tout son bonheur était enseveli ?

—Mais les soupçons pesaient sur lui ; certainement, Marion le savait bien innocent du crime dont la malveillance l'accusait ; mais l'honneur de Brown ne lui faisait-il pas un devoir de faire briller la vérité aux yeux de l'Arkansas tout entier ? "Brown, supposait-on, a tué Heathcott loyalement et de bonne guerre ; sa conduite est justifiée par les circonstances."

Le neveu de Harper mettrait donc tout en œuvre pour découvrir et faire punir le meurtrier ; la pauvre indienne serait aussi vengée. Alors plus d'obstacles, il s'éloignerait pour toujours d'un pays où il n'avait connu que peines et déceptions.

Pauvre Marion, ton cœur est donc fermé à l'amour de celui qui t'aime si tendrement ! Le bonheur ne serait-il pas avec Brown ? Mais il faudrait à la noble jeune fille briser l'âme de son fiancée ! Et Rowson ne lui a-t-il pas hier encore murmuré tout bas : "Votre visage et vos yeux éclairaient mon âme comme le rayon du soleil ; votre amour est ma vie..."

Hélas ! Dans les ténèbres de la nuit, loin des regards de sa famille, Marion verse un torrent de larmes ! Que souffre-t-elle donc ? Personne ne le sait. Mais Marion remplit un devoir ; voilà sa consolation ; voilà le secret de cette gaité qu'elle retrouve au lendemain, tempérée par une gravité singulière.

Elle court vers Mistress Roberts :

—Ma mère, lui dit-elle non point avec des larmes ni des soupirs, mais avec assurance et fermeté, vous avez choisi monsieur Rowson pour être mon époux ; je suis prêt à l'épouser.

Sa mère l'embrassa avec bonheur.

—Puissiez-vous, mon enfant, lui répondit son père en la baisant au front, ne jamais vous repentir du choix que vous avez fait !

Rowson, qui avait accepté l'hospitalité sous le toit de sa fiancée, partit une fois encore, mais tout rayonnant de joie, pour aller passer quelques jours à Memphis. On attendait son retour à toute heure.

Quinze jours après la lugubre soirée où Alapaha était tombée sous les coups d'un lâche agresseur, une activité extraordinaire régnait à la ferme de Roberts. La jolie fille du fermier tenant une petite corbeille sous le bras distribuait la nourriture que les poules et les canards attendaient avec impatience. La femme de Roberts était tranquillement assise devant la porte, lorsque Marion pousse un léger cri.

—Qu'as-tu donc, ma fille ?

Mais en se retournant, elle aperçut Rowson saluant affectueusement de la main la jeune fille et lui souriant avec douceur.

—Je suis bien contente de vous voir revenir parmi nous, monsieur Rowson, fit mistress Roberts.

—La charmante Marion pense-t-elle comme vous ? Et Rowson imprima un baiser sur le front de la jeune fille.

—Je suis charmé de vous voir bien portant et l'air gai, dit Marion. Vous savez que vous êtes toujours le bien-venu dans notre maison.

—Dans votre cœur, le suis-je aussi !

La jeune fille se prit à trembler et ne répondit pas un seul mot.

—Marion, continua le prédicateur, le ciel a béni mes efforts. J'ai maintenant une somme suffisante pour monter une maison confortable qui m'appartiendra. Voulez-vous devenir ma femme ?

—Oui, dit la mère de Marion avec attendrissement.

Marion ne pouvait proférer une syllabe.

—Elle vous aime, ajouta la mère, elle me l'a avoué.

—Hallo ! Rowson, vous voilà donc ! s'écria le vieux Roberts,

de retour du bois. Vous êtes homme de parole. Et comment vont les affaires ?

—Admirablement, monsieur Roberts, mieux même que je ne pouvais l'espérer. Je n'ai plus qu'à vous demander votre bénédiction pour le bonheur de notre union, qui aura lieu, si le Seigneur le veut, dimanche prochain, sans plus tarder.

—N'est-ce pas là un terme un peu trop court pour ma fille ?

—Marion, personnellement, ne fait à cela aucune objection, répondit mistress Roberts. Mais avez-vous trouvé une résidence, monsieur Rowson ?

—Je venais vous prier de venir la visiter, si toutefois vous en avez le loisir. Atkins ne pourra guère quitter la ferme avant quatre ou cinq semaines, et vous trouverez naturel, mon cher monsieur Roberts, qu'après avoir triomphé par des efforts inouis de tant d'obstacles qui s'opposaient à mon bonheur, je sois impatient de m'unir à Marion.

—Soit ! répondit le vieillard. N'oubliez pas, monsieur Rowson, que nous devons aller lundi chez Atkins.

—C'est bien convenu.

—J'ai prié ce soir même Brown de prévenir Atkins ; il passe près de là pour se rendre à un meeting des Régulateurs chez Barill.

—Comment ? L'association des Régulateurs n'est pas dissoute ?

—Pas du tout, monsieur Rowson. Ils soupçonnent de vol et d'assassinat plusieurs personnes du voisinage, et demain ils doivent se concerter pour prévenir les dangers qui nous menacent.

—Ne pourrait-on pas assister à leurs réunions ?

—Si fait ! Mais il faut être Régulateur, et je doute fort que vous approuviez la conduite de ces gentlemen.

—Mon Dieu, monsieur Roberts, je ne désapprouve pas leur institution....

—Ah ! Bah !

—Non ; ce qui manque aux Régulateurs, c'est une tête ferme et modérée qui contienne leur zèle dans de justes limites. Mais qui est maintenant le chef des Régulateurs ?

—Brown, pour le district de Fourche-la-Fave.

—En voilà un qui a menti à ses principes !

—Mais il y va de sa réputation, monsieur Rowson. Brown avait eu une violente altercation avec Heathcott, vous devez le savoir....

—Je croyais que la pensée des Régulateurs était de découvrir les voleurs de chevaux, fit Rowson qui devint pâle en entendant son futur beau-père.

—Sans doute ; mais Heathcott, Alapaha crient aussi vengeance, monsieur Rowson !

Le prédicateur était fortement ému.

—Allons, mes amis, il se fait tard ; il est urgent que je m'en aille. Bonsoir, Marion. Mais où est-elle donc allée ?

—Marion, ma fille, M. Rowson part et veut te faire ses adieux.

—Laissez-là, ma chère sœur, elle a le cœur gros ; demain je la trouverai moins agitée.

Et il salua les Roberts, s'élança à cheval et lança sa monture au galop vers la sombre forêt.

—Encore quelques jours, et Marion sera ma femme ! Courage, Rowson, la partie est belle maintenant ! Quelle belle chose que la vertu ! Les Régulateurs, je m'en moque bien ! Il n'y a que mon maudit canif.... Mais bast ! Assowaum est absent....

En cet instant le cheval dressa les oreilles, l'Indien parut.

—Assowaum ! Malédiction ! murmura Rows.

—Assowaum, reprit-il tout haut, où êtes-vous donc resté si longtemps caché ?

—Mais l'homme pâle aussi était absent, répondit l'Indien en souriant et regardant fixement le prédicateur. Assowaum retourne au tombeau de sa femme.

—Et l'assassin ? Avez-vous découvert quelque trace ?

—Non, pas encore. Mais Assowaum a parlé au Grand-

Esprit de sa tribu dans un lieu qui n'a pas été profané par le pied d'un homme blanc. Le Manitou lui parlera.

Assowaum salua et poursuivit sa route.

—Que la voix de ton Manitou te soit favorable, Peau-Rouge !

Et lâchant les rênes de son poney, Rowson le lança au grand galop. La longue chevelure du méthodiste flottait au gré de la brise du soir, et le sol de la vallée retentissait sous le sabot du cheval écumant que pressait de l'éperon l'impatient cavalier.

FIN.

Pour la Dyspepsie ou Digestion difficile, buvez l'Eau Minérale de St-Léon après chaque repas. Pour la Constipation, prenez-la avant le déjeuner.

ST-LEON MINERAL WATER

A. POULIN, Gérant

4, CARRE VICTORIA - - MONTREAL

LETTRE IMPORTANTE

Montréal, 13 juillet 1886.

M. A. POULIN, gérant de la Saint Léon Water Company, Monsieur,

Je suis heureux de pouvoir vous donner les détails suivants à l'égard de l'Eau Minérale Saint Léon. Depuis plusieurs années, ma femme souffrait de la dyspepsie, brûlement d'estomac et constipation à un tel point qu'elle ne pouvait garder aucuns vivres. On lui conseilla de faire usage de l'eau Saint Léon, tel que prescrit. Elle en boit depuis 15 jours et maintenant elle est parfaitement guérie et mange ce qu'elle veut. Dans le but de soulager ceux qui souffrent des mêmes maux, je vous permets de publier cette lettre.

J'ai l'honneur d'être,

Voire, etc.,

ALFRED LANDINTE,

Forgeron et Ferblantier, 43 rue de Dupré.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT

DE BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

855, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant.—On sollicite une visite.

MADAME GIGUERE & CIE

NO. 710, RUE STE-CATHERINE

viennent ouvrir un Magasin d'ouvrage d'Articles de Fantaisie de toute sorte, tels que

Chenille, Arresine, Broderie, Peintures à l'Écaille sur Satin

et de l'ouvrage en Ciro de toute espèce, etc.

N.B.—Une mollette de première classe est attachée à cet établissement.

N'oubliez pas l'adresse : 710, Rue Ste-Catherine.

NUMEROS PARUS :

1. La Goelette Mystérieuse
2. Un revenant
3. La Jeune Sibérienne
4. La Femme au Doigt Coupé
5. Les Trois Chercheurs de Pistes
6. La Perle Noire
7. Tolla
8. L'Abîme
9. Le Banquier des Pirates
10. L'Archipel en Feu
11. Tancrède de Rohan
12. Nora
13. Le Petit Vieux des Batignoies
14. Une Passion Indienne
15. L'épave du Cynthia
16. Le Secret de Patrick O'Donoghon
17. L'héroïne du Désert
18. La Rose Blanche
19. Le Dernier des Enfants d'Edouard
20. L'incendiaire
21. Un Duel au Desert
22. Le Pêcheur de perles.
23. Les Frères de la Côte.

Pour le prochain numéro - - La Vengeance de l'Indien.